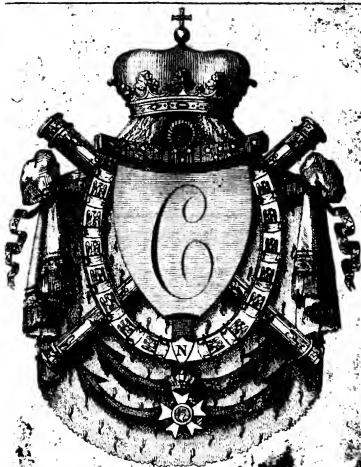
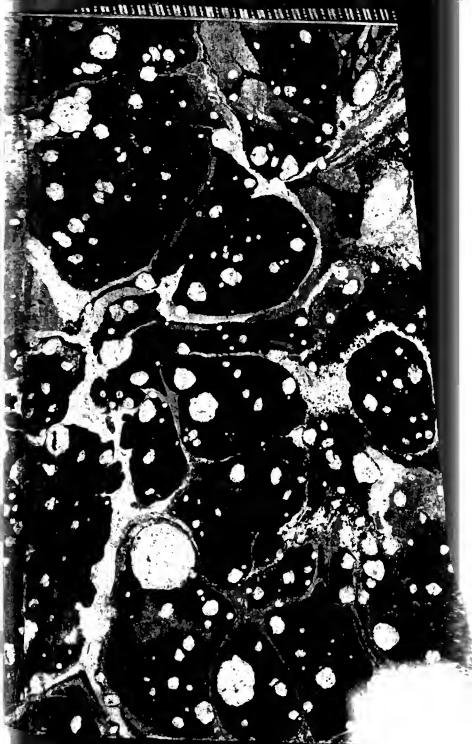








5206

Palat. 334

1133

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Neuvième Classe.

ÉCONOMIE RURALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 Volumes reliés est de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. pour les frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente*, à Paris.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ÉCONOMIE RURALE
ET DOMESTIQUE;

Par M. PARMENTIER.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Privilège.

1793.

THE
OFFICE OF THE
SHERIFF OF THE
COUNTY OF
SHERIFF'S OFFICE
AT
ALBANY, N. Y.

ALBANY, N. Y.
JANUARY 1, 1900

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ÉCONOMIE RURALE

ET DOMESTIQUE.

QU'IL est grand ! qu'il est noble !
qu'il est bienfaisant ! cet art qui com-
mande à la terre de produire , & qui ,
par des travaux assidus & d'abon-
dantes moissons , enfante tout à-la-fois
l'opulence des Empires , les vraies
jouissances de la vie , & le bonheur
du genre humain , l'AGRICULTURE.
Dans tous les tems , & chez toutes
les Nations , elle ne fut florissante
que sous le règne de la Liberté.

ÉC. RUR. Tome VI. A

En effet, *Cicéron* dit que de tout ce qui peut être entrepris ou recherché, rien au monde n'est meilleur, plus utile, plus doux, & plus digne de l'homme libre que l'Agriculture. N'est-il pas étonnant que ce premier des arts, considéré par tous les Philosophes comme la base du bonheur public, qui auroit dû tenir une des places les plus distinguées entre les objets dont s'occupe l'Administration, ait été relégué jusqu'à présent dans la dernière classe des occupations d'un Département, lorsque, suivant l'observation judicieuse du célèbre Auteur des *Études de la Nature*, l'Agriculture seule devoit avoir un Ministre. Si, dans le conseil de Louis XIV, elle avoit partagé les

encouragemens que Colbert fit accorder aux Manufactures qu'elle alimente, la France seroit aujourd'hui la première Nation agricole & commerçante.

Le tems est venu, sans doute, où cet agent infatigable de nos subsistances, la source de toutes nos prospérités, va reprendre l'importance qu'il doit avoir, où ces loix fiscales & féodales qui ont appauvri & déshonoré le sol de la France pendant tant de siècles, étant anéanties, les Cultivateurs, plus éclairés & rehaussés jusqu'à la dignité qui leur convient à tant de titres, perfectionneront leurs utiles travaux. S'ils quittent la charrue, ce ne sera plus que pour voler à la défense de la Patrie; revenir ensuite

4 É C O N O M I E

donner aux campagnes un aspect riant,
& ordonner à l'abondance de verser
par-tout ses trésors.

« La richesse n'est point aux mines de Golconde,
» Elle est aux champs heureux que le travail
» féconde :

» L'Espagne a trop connu l'indigence de l'or ,
» Le sol de la Patrie est son premier trésor : ¶ ¶
» L'or s'épuise , & jamais la terre inépuisable
» N'a refusé ses dons à l'homme infatigable.

Pour concourir efficacement aux
progrès de l'Agriculture , il faut ,
1.^o le goût de la chose ; 2.^o la rési-
dence ; 3.^o une fortune qui permette
de se livrer à des essais souvent in-
fructueux , mais toujours instructifs ;
4.^o une somme de connoissances
générales que les Fermiers ne font
pas dans l'habitude de donner à leurs

enfans ; 5.^o une certaine étendue d'exploitation. Ces cinq points, difficiles à rassembler, se trouvent chez la bonne Fermière, qui joint à ces avantages beaucoup de sensibilité & de bienfaisance.

On a vu suffisamment, sans qu'il soit nécessaire de le rappeler en détail, qu'elle avoit pressenti & devancé la révolution, en étendant sur tout ce qui lui étoit subordonné, des sentimens de justice & de popularité : d'accord avec la Constitution, elle avoit préféré, au titre de Marquise, celui de bonne Fermière, ses laquais ne portoient pas sa livrée : elle avoit fait de son valet - de - chambre un Économe, & de sa femme-de-chambre une Ménagère, dont elle avoit uni

la destinée par le mariage , pour qu'ils remplissent conjointement les devoirs de la Nature & ceux de la maison. Ses vassaux , qu'elle avoit toujours traité comme ses meilleurs amis , n'avoient jamais eu à se plaindre du dégât des pigeons , des lapins & des lièvres ; ils étoient autorisés à tuer ces dévastateurs féodaux quand ils les trouvoient sur leurs terres ; aussi persistent-ils maintenant à vouloir qu'elle soit toujours la Dame du lieu. Il n'y a point de danger qu'ils n'eussent affrontés pour empêcher que les brûleurs de châteaux ne vinssent l'insulter , la menacer , convertir en cendres ses propriétés mobilières.

Comme la Liberté & le goût de la vie champêtre ne vont pas l'un sans

l'autre , il est facile de juger de son opinion dans le moment actuel , les nouvelles obligations qu'elle s'est imposées envers ses ci-devant vassaux , ont été d'abord de leur bien expliquer la déclaration des Droits de l'Homme, & ensuite l'étendue de ses devoirs puisés dans les principes de la liberté & de l'égalité.

L'Assemblée Nationale ne rend point un Décret qu'elle ne le leur communique aussitôt , avec les observations nécessaires , pour qu'ils en comprennent le sens ; aussi il n'existe point de paroisses mieux au fait des nouvelles loix que celle du territoire de la bonne Fermière , & point de Citoyens plus disposés à concourir à leur entière exécution. La Commune

auroit bien désiré qu'il lui fût permis de la décorer de la première écharpe, & d'en faire le Chef de sa Municipalité.

Dans toutes ces circonstances, elle se sert souvent de l'organe de son Pasteur, dont la droiture, les lumières & le zèle la secondent si bien : l'union, la fraternité qui règnent parmi ses paroissiens, sont également son ouvrage. Quelle voix plus propre à vaincre la séduction de la routine, à faire taire les préjugés, & à les préserver de ces enthousiastes intolérans qui abusent de leur crédulité, de leur foiblesse & de leur ignorance, sous le masque du patriotisme !

Quoique la bonne Fermière soit bien éloignée de tolérer les horreurs

qui ont fouillé les premiers instans de la révolution, elle ne peut, tout en déplorant le sort de tous ceux qui en ont été les victimes, se dispenser de faire quelques reproches aux Seigneurs qui, dans leurs terres, ont tenu une conduite opposée à la sienne; elle plaint également ces hommes qui ont tout sacrifié à la vanité; forcés aujourd'hui de regretter les dépenses qu'ils ont faites pour monter leur maisons au-dessus de ce que permettoient leurs moyens, il leur en coûte maintenant de retrancher de leur luxe & de baisser de ton.

Combien est plus heureux un Chef de famille qui conserve, par des mœurs antiques, une estime héritée de ses ayeux, dans la maison duquel respirent

la simplicité , l'ordre & l'aisance ; qui , dans les ameublemens , préfère la propreté à la magnificence , la commodité à la mode , & peut souvent offrir à ses convives un repas frugal , plus abondant que recherché : telle est l'image que présente la maison de la bonne Fermière. Rien de si humiliant , selon elle , que de déchoir , de commencer par le faste , & de finir , malgré soi , par la parcimonie ; d'élever ses enfans dans le luxe , & de n'avoir point de dot à leur donner.

Quand on examine avec attention les avantages précieux qui résultent d'une maison bien conduite , & les inconvéniens sans nombre du peu d'ordre qui y règne , on a droit d'être surpris , formalisé même , qu'on ne

fasse pas entrer dans l'éducation les principes de l'économie applicable à tous les états , & des notions d'une foule de pratiques utiles ; qu'enfin on n'apprenne pas plutôt comment on épargne que comment on dépense.

Nous avons dit que l'administration de la maison de la bonne Fermière étoit divisée en deux directoires ; que le premier comprenoit les détails de l'intérieur , & étoit confié à la Ménagère ; que le second avoit pour objet les travaux des champs , & étoit le lot de l'Econome. Ce sont des sujets rares ; l'attachement aux intérêts de la maitresse leur a suggéré toutes les ressources économiques ; leur bonne intelligence , la manière de surveiller & de guider les domestiques , sont la

preuve la plus complète qu'ils possèdent parfaitement la connoissance de la besogne qu'ils commandent, & que ce seroit en vain qu'on essayeroit de leur en faire accroire. La bonne Fermière est dans le même cas vis-à-vis de ces agens secondaires ; ils se conduisent à leur tour d'après ses avis.

On se tromperoit en croyant que tous ces détails qu'une maitresse de maison est obligée d'embrasser, peuvent nuire à son esprit & à son humeur. Le gouvernement domestique est le triomphe de l'honnête femme, & sa véritable vocation ; c'est au milieu de sa famille que la Nature l'appelle, & son règne n'est pas comme celui d'une coquette, le règne d'un jour,

elle survit à ses charmes. Le mérite acquis forme un agrément qui n'est point sujet à se fâner comme le lys & la rose.

Les détails les plus minutieux ne sont jamais indifférens , lorsqu'ils portent sur des objet souvent répétés. L'économie est la mère de l'abondance , & nécessaire au soutien des maisons les plus opulentes : la bonne Fermière suffit à tout , & rien de plus aimable qu'elle au sein de sa famille , dont elle fait tout à-la-fois , l'ornement , le bonheur & l'exemple. Le besoin qu'elle a le matin de passer une heure avec ses filles , la détermine à se charger de les habiller : c'est dans ce moment qu'on vient lui rendre compte de ce qui s'est fait la veille , & prendre

ses ordres. Elle ne rougit point d'être surprise remplissant cette fonction, lorsque d'autres femmes du même ordre les tiennent éloignées d'elles dans un couvent, d'où elles ne sortent que pour se marier avec un être que souvent elles n'aiment pas, & qu'à coup sûr elle connoissent rarement. Qu'arrive-t-il ? c'est que ces mères jalouses se ménagent, pour l'arrière-façon, de l'indifférence & même du mépris dans des filles qui, n'ayant eu sous les yeux, pendant leur jeunesse, que la vie austère & contemplative des Religieuses, ne peuvent jamais dire avec attendrissement à leurs enfans : *Voilà ce que maman faisoit, voilà ce qu'elle m'a appris.*

Les enfans associés de bonne heure

par la mère à son ministère, contractent insensiblement du goût pour les occupations solides, & son exemple est pour eux une excellente instruction. Une fille accoutumée à faire régner dans la maison de son père les charmes de la vie privée, les fera régner bien sûrement par la suite dans celle de son mari, & c'est ainsi que se perpétue la race des femmes soigneuses, attentives & ménagères.

A l'égard des domestiques, il est bon de remarquer, pour en être bien servis, qu'il faut être aimés d'eux; s'ils doivent fidélité & obéissance à leurs maîtres, ceux-ci leur doivent en retour protection & bienveillance. La bonne Fermière s'intéresse à leur sort, & veille sur leurs mœurs; ils

font partie de la famille , & il lui importe que personne ne s'y trouve malheureux ou vicieux ; elle entretient parmi eux l'amour du travail , en répétant souvent à ses enfans ce que l'immortel Franklin fait dire au bon-homme Richard : *L'oisiveté ressemble à la rouille , elle use beaucoup plus que le travail ; la clef dont on se sert est toujours claire ; elle fait mieux , elle prêche d'exemple ; car elle ne pense point que les femmes aient le honteux privilège de ne rien faire. Mais que ne pourrois - je pas dire de la bonne Fermière , si je n'avois préféré la louer par le récit de ses actions ?*

Depuis le nouvel ordre de choses , quelques femmes avec lesquelles elle

avoit vécu à la Cour, ont pris le parti de quitter leurs lambris dorés pour venir à la campagne goûter les douceurs de la paix ; une d'entr'elles qui avoit eu le noble courage de l'imiter , lui écrivoit dernièrement que les spectacles pompeux des villes ne remplissent point tous les jours de l'année comme le font ces travaux pour lesquels la terre vivifiée sourit à son maître en lui versant tous ses trésors ; qu'on satisfait mal son penchant à la bienfaisance au milieu des cités, où l'on ne trouve communément l'occasion d'exercer son zèle que sur les intriguans & les friponés ; mais à la campagne , loin des grandes villes , l'exercice de cette vertu lui rapporte en reconnoissance & en bé-

nédiction un intérêt tendre & durable ; qu'il étoit plus facile qu'on ne pense de rendre l'homme agreste , heureux , puisqu'il est le moins ambitieux , le moins corrompu , & le plus rapproché des mœurs naturelles. La bonne Fermière ne cesse de confirmer l'opinion des personnes qu'elle a déterminées à vivre sur leurs terres.

Qui fait aimer les champs , fait aimer la vertu.

Il faut convenir , néanmoins , qu'il en coûte quelques soins pour faire fructifier les conseils & les exemples. On est étonné , premièrement , que l'habitude ait établi , pour ainsi dire , son empire dans les campagnes , & que leurs habitans soient subjugués par une foule de préjugés ; mais ce qui est plus

étonnant encore , ce sont les progrès de leur industrie au milieu de cet abandon de lumières ; la négligence à cet égard a été portée à son comble.

On a bien tenté , en dernier lieu , de réparer cet oubli , en chargeant quelques Savans de rédiger des avis & des instructions pour éclairer les habitans des campagnes ; mais ces écrits trop volumineux , composés dans l'enceinte des villes & des bibliothèques , ont manqué le but qu'ils s'étoient proposés.

Pour épargner le tems de ceux qui en ont si peu à sacrifier à la lecture , la bonne Fermière desire depuis long-tems que de bons Citoyens , portés naturellement vers tout ce qui peut tendre aux progrès de l'Agriculture ,

se réunissent pour répandre parmi les Cultivateurs , des petits livres à la portée de leurs habitans , avec des titres capables d'exciter leur curiosité , dans la forme analogue à leurs goûts & à leurs facultés ; ces livres contiendroient les meilleures pratiques éparses çà & là , la plupart inconnues hors des cantons où elles se sont concentrées : elle vient d'apprendre que son vœu alloit s'accomplir , puisqu'il est en même tems celui de M. *Béthune-Charost* , ce Citoyen modeste qui s'occupe dans le silence de pratiquer toutes les vertus.

De son côté , elle s'est abonnée à la feuille du Cultivateur ; aussitôt qu'elle lui parvient , elle en prend connoissance , & la communique aux

habitans de son canton , qui , à leur tour , en font la lecture en commun , & se rendent compte ensuite de leurs accidens , de leurs ressources & de leur succès. Il y a certains objets de leurs travaux , qu'il n'appartient qu'à eux seuls de juger , d'approuver ou de censurer : il est donc d'une nécessité absolue qu'un Journal destiné à les éclairer puisse être compris de tous ; & , il faut l'avouer , les Rédacteurs de cet Ouvrage périodique ne négligent rien pour les satisfaire à cet égard , & porter tôt ou tard des idées d'améliorations utiles dans les travaux des champs & sous la chaudière.

Jamais il n'y eut de moment plus favorable pour recueillir & propager

les faits relatifs à l'Agriculture , que celui où un grand nombre de Citoyens - Propriétaires se félicitant de pouvoir puiser leurs richesses dans des sources pures , vont tourner toutes leurs vues , toutes leurs spéculations vers les objets d'Economie rurale & domestique , & où le Cultivateur ayant recouvré ce droit sacré de demander à la terre tous les fruits qu'elle peut accorder à son industrie , il doit être impatient de jouir de cette heureuse prérogative , & de s'écrier avec une sorte d'orgueil :

Ma bêche & ma charrue , utiles instrumens ,
 Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens ,
 Ces clefs d'or , ces toisons , ces mortiers , ces
 couronnes ,

.....

Mon art est le premier , il nourrit les hameaux.

Quiconque parle au nom de la Société royale d'Agriculture dans le canton de la bonne Fermière, est certain d'être écouté & applaudi; pour inspirer en sa faveur cette juste confiance, elle leur a fait connoître & lire les programmes & les motifs des encouragemens honorables qu'elle accorde annuellement aux habitans des campagnes; tantôt c'est à ceux qui ont présenté dans l'année un instrument, soit nouveau, soit perfectionné, dont elle reconnoît l'utilité; tantôt elle les destine à ceux qui se sont distingués par une méthode ou un procédé peu connus, & dont les résultats peuvent tourner au profit des champs; tantôt enfin à ceux qui se sont rendus recommandables par

une action vertueuse , ou par un service agricole. Elle regarde cette bienfaisance moins comme la récompense de la vertu, qui n'en a jamais besoin, que comme l'occasion d'exciter publiquement les Cultivateurs à mériter d'être estimés par leurs concitoyens: oui, l'honneur, cet attribut du François, est relégué dans toute sa pureté dans la classe la plus méconnue.

C'est à ces encouragemens honorables qu'on devra un jour une grande variété d'instrumens nouveaux ; car il n'y a point de terrains aujourd'hui dans le Royaume, quelle que soit la nature du sol, qu'on ne puisse cultiver avec plus ou moins de frais & de peines. Quel est l'homme sensible qui ne souffre point de voir un ouvrier tout
couvert

couvert de sueurs entreprendre de retourner la surface d'un vaste champ avec une pioche, parce qu'il n'a pas d'autres outils ; en un mot, la Société royale d'Agriculture, occupée sans relâche à faire participer les campagnes aux progrès de chacune d'entr'elles, à les unir, pour ainsi dire, par la communication intime de leurs travaux, de leurs tentatives & de leur réussite, est un foyer commun de connoissances & de lumières qui doit se répandre dans toutes les parties de la circonférence, & y porter l'activité & la vie.

Il paroît que ce qu'il importe le plus de persuader aux Cultivateurs, pour leur propre intérêt & pour le nôtre, ce sont ces vérités simples,

B

mais sensibles, qui se retiennent d'autant mieux, qu'elles ont l'air d'être couvertes du manteau proverbial dont s'enveloppoit ordinairement le bon-homme Richard ; c'est aussi à quoi s'est attaché la bonne Fermière dans les entretiens familiers qu'elle a de tems en tems avec ces bonnes gens, pour les détourner insensiblement de leur routine à répandre trop de semence & à faire des jachères. Combien elle a eu de peine à les ébranler sur ces abus si contraires à l'Agriculture, & leur prouver que jamais la terre n'étoit susceptible d'épuisement & de lassitude; qu'en changeant alternativement de production, elle se reposoit d'elle-même par la seule différence des grains qui y sont semés !

La plupart des habitans des campagnes ; disposés à voir du merveilleux & de l'extraordinaire dans les choses les plus simples & les plus naturelles , dont ils n'apperçoivent pas les principes , attribuent presque toujours les maladies , les accidens , les insectes & les mauvaises herbes qui dévastent leur basse - cour , leur champ & leur verger , à l'effet de quelques circonstances de l'atmosphère , ou de la puissance invincible du démon ; persuadés alors que les ressources de l'art & tous les efforts humains seront vainement tentés pour s'en garantir , ils s'abandonnent à la douleur & au désespoir , tandis que , dans d'autres événemens également fâcheux , ils cherchent du moins des moyens de les éviter.

B ij

Combien il seroit essentiel de leur prouver, si on ne peut les dissuader de l'influence de la magie, que ces fléaux ne naissent pas fortuitement, qu'ils ne sont ni l'ouvrage des brouillards, ni celui de quelques prestiges, que les saisons & les localités contribuent seulement à les rendre plus ou moins formidables, que la carie ou le noir, maladie particulière au froment, réside dans le grain, se propage par voie de contagion, qu'ils ont sous la main, & dans leur foyer, de quoi s'en préserver, que la terre ne produit pas d'elle-même les mauvaises herbes qui lèvent au printems, que ce sont les semailles, les fumiers & le vent qui les répandent, les perpétuent, que les papillons qui ont déposé leurs

œufs dans les champs donnent naissance aux insectes , & que c'est aux papillons qu'il faut déclarer la guerre, si on veut en arrêter la source.

A ces propositions, fondées sur des expériences multipliées, les préjugés, la routine, la superstition, l'amour-propre, s'effarouchent, & on aime bien mieux pouvoir accuser le sol, les météores, les élémens, que d'avoir à s'accuser soi-même. Lorsque nous voyons les Peuples les moins instruits mettre en usage quelques soins pour s'en garantir, l'orgueilleuse raison dédaigneroit - elle d'emprunter des hommes qu'elle nomme sauvages, & auxquels elle n'accorde que de l'instinct quelquefois supérieur à elle, des pratiques simples, faciles, peu coû-

teuses, que l'expérience & les besoins de la Nature ont suggérés.

Quelqu'aveugle que soit l'opiniâtreté du Cultivateur à se rendre aux expériences les plus frappantes, les efforts de la bonne Fermière ne se font point ralentis : elle ne se lasse point de lui montrer, dans ses fautes, l'origine des maux qu'il a éprouvés ; elle fait en sorte qu'il ne puisse plus accuser que son obstination des torts dont il charge ordinairement les intempéries & les localités, qu'il soit enfin convaincu que la bonté & la qualité des récoltes dépendent en partie de la perfection de chacune des opérations qui les précèdent, que le moindre oubli dans une seule, se fait sentir sur la production ; que souvent,

en un mot, les préjugés & la routine
sont les fléaux redoutables des mois-
sons, plus terribles que ceux du ciel
en courroux.

Que les Agriculteurs, ô Dieux ! seroient heu-
reux ,

Si leurs vrais intérêts étoient mieux connus d'eux.

N'oublions pas de faire remarquer
que les Cultivateurs courent rarement
au - devant de l'instruction : il faut
qu'elle aille les trouver, encore n'est-il
pas certain qu'elle en soit accueillie,
à moins que la rédaction n'ait la
forme qui leur convient ; l'exemple
même, ce moyen de persuasion tant
recommandé, n'a point assez de
pouvoir sur l'esprit de l'homme des
champs, parce que ses erreurs sont
consacrées par un long usage, & que

les maux qui l'accablent ne proviennent souvent que de sa confiance dans tel ou tel procédé : la dépense & l'embarras pour mettre en pratique les changemens proposés, les effraient : s'ils se déterminent à les adopter, ils manquent souvent à quelque chose, & les mauvais succès les rebutent sans retour.

Ceux qui peuvent leur dire, comme la bonne Fermière : J'ai suivi avec succès, pendant tel espace de tems, & de telle ou telle manière, les avis qui m'avoient été donnés : ceux-là seuls méritent d'en être écoutés ; car ils seroient fondés par fois à se justifier des reproches que les citadins leur adressent, de montrer trop d'attachement pour leurs pratiques, &

trop d'indifférence pour les essais dont on ne leur fait entrevoir les résultats que de loin , toujours d'un ton dogmatique & exagéré : ces conseils , ces spéculations exposeroient les Cultivateurs à se ruiner , s'ils s'avisent de partager leur enthousiasme sur la nouveauté qu'on leur propose ; ajoutons que le plus grand tort qu'on puisse faire aux Agriculteurs , on nous permettra de le répéter , par intérêt pour leur bonheur , c'est de leur proposer des règles générales trop détaillées : une règle générale ne sauroit être ni trop claire ni trop concise.

Lorsqu'on a pour objet spécial d'éclairer les gens de la campagne sur leurs plus chers intérêts , il faut se mettre dans leur position , & bien

examiner si ce qu'on va leur indiquer , dans cette vue , est facilement praticable , si les soins , le tems & les dépenses , qu'on ne calcule pas assez dans les essais qu'on fait souvent à la ville , ne sont pas trop au - dessus de leurs moyens. Vraisemblablement , si les auteurs Agronomes considéroient plus attentivement la situation , les embarras & les travaux des habitans des campagnes , ils ne leur diroient pas aussi lestement qu'ils le font : *Défrichez , défoncez , arrachez , semez , plantez des cantons entiers , sans examiner si ces terrains ne sont pas trop éloignés de la ferme , si les ressources locales rendent praticables de pareilles entreprises ; tout est facile dans son cabinet , la plume à la main :*

dans les champs, derrière la charrue, les choses changent un peu de face.

Un des points sur lequel la bonne Fermière insiste le plus, c'est, avant tout, de bien étudier la nature du sol, après cela de varier la culture & les moyens : dès qu'elle a un doute, elle fait aussitôt un essai sur une petite portion de terrain, afin de ne pas s'exposer à des dépenses inutiles, quand ils n'offrent rien de satisfaisant; on ne parvient point à l'éblouir par l'exposé des expériences qui promettent des récoltes miraculeuses : elle sait que l'Agriculture, comme tous les arts, a aussi ses enthousiastes & ses charlatans.

Sans doute que les riches Propriétaires parviendront insensiblement à

faire adopter de nouvelles méthodes, s'ils daignoient se charger de tous les frais, dans la crainte que la dépense ne rebute. Mais combien peu, à l'imitation de la bonne Fermière, ont la charitable complaisance de converser avec le Laboureur, pour éclaircir les difficultés qu'il oppose ; pour consacrer leur tems & leurs soins à s'en faire écouter. C'est cependant cette classe qu'il est urgent d'instruire, d'honorer, d'encourager, puisque du sort heureux ou malheureux du Cultivateur, dépend celui du Propriétaire : que l'intérêt du premier est toujours celui du second ; & qu'en dernière analyse, le bien ou le mal que l'on fait à l'Agriculture retombe sur toutes les classes de la société.

Mais

Mais l'ignorance, les préjugés, les terreurs paniques, ne sont pas les seuls ennemis de l'Agriculture que la bonne Fermière cherche à combattre; la mendicité, cette honteuse & crapuleuse maladie de l'humanité, dont les inconvéniens sont plus multipliés encore dans les campagnes, en est un autre non moins redoutable : les dégâts qu'y causent les mendiants sont immenses, ils volent les gerbes dans les champs, les fruits dans les vergers, les œufs & les poules jusques dans le poulailier ; ils exigent des secours qu'ils ne doivent attendre que de la bienfaisance : ils portent la terreur dans les asyles qui les y reçoivent, & laissent presque toujours les traces du vol & de la violence. Il n'y a donc

plus de sûreté pour les Cultivateurs; occupés le jour à la récolte, ils sont encore obligés de veiller la nuit, dans la crainte de la trouver en partie enlevée le lendemain; & s'ils leur refusent l'aumône, les bâtimens courent les risques d'être incendiés.

L'indigent malade, infirme, & le vieillard véritablement contrarié par la fortune, la nature & l'âge, est, aux yeux de la bonne Fermière, bien plus recommandables que ces vagabonds paresseux chez qui l'oïveté dégrade & fait dégénérer en vices toute l'énergie qui auroit développé les bonnes qualités naturelles; ils ont usé leurs forces par leur travail, & sont des créanciers nés de sa justice & de sa sensibilité : elle leur tend une

main secourable , & a grand soin en même tems de prévenir la paresse de ceux qui sont en état de travailler.

Perfuadée que le moyen le plus efficace d'anéantir la mendicité , c'est de fixer , dans les lieux de leur naissance , les pauvres qui ont besoin de secours , ne voulant point qu'aucun mange , dans la nonchalance , le pain qu'il n'a pas gagné , elle a imaginé des travaux , uniquement dans l'idée de procurer la subsistance à tous les âges ; elle a accordé aux uns quelques terrains incultes à défricher : elle fait vivre les autres en les occupant à planter des arbres dans tous les coins inutiles , dans tous les terrains vagues ; il est étonnant combien il se trouve de pieds aujourd'hui qui croissent sans

qu'on s'en apperçoive , sans que leurs racines & leur fouche puissent nuire aux productions céréales.

Elle n'a pas voulu d'exclusion pour aucun arbre , quoiqu'elle soit plus attachée à multiplier ceux d'une utilité reconnue pour les instrumens & les bâtimens ruraux ; car, selon la maxime du bonhomme Richard : *Bâtir est quelquefois nécessaire , planter est toujours utile ; celui qui plante aura tôt ou tard à recueillir , celui qui bâtit n'aura jamais qu'à réparer.* Souvenons-nous qu'il n'y a point de terrains inaccessibles à la culture , & que , quelque ingrats qu'on les suppose , tous peuvent nourrir un arbre ou une plante : il s'agit seulement de leur donner l'espèce qui y convient.

le mieux ; ainsi , tout en améliorant l'héritage de ses enfans , elle vivifie son canton , elle augmente la valeur de ses biens , en les divisant & les renfermant par des haies vives plantées de la manière la plus économique , & qui suffit pour former une barrière impénétrable aux hommes & aux animaux.

Il paroît que les anciens faisoient grand cas des clôtures : c'étoit , selon eux , un moyen d'empêcher les animaux de pénétrer dans les possessions , de procurer des abris aux moissons , d'accélérer la maturité des récoltes , & de bonifier les terrains , en y entretenant la fraîcheur & l'humidité ; la bonne Fermière , pénétrée de ces vérités , ayant remarqué que les Cul-

tivateurs de son canton arrachent leurs haies lorsqu'elles sont trop vieilles , pour y substituer des jeunes plants d'épines dont la croissance exige dix années environ pour que ces arbrisseaux aient atteint une hauteur suffisante , & que les clôtures soient aussi impénétrables qu'il est possible , elle s'est empressée de leur montrer à perdre moins de tems , en préférant les vieilles fouches prises sur d'anciens pieds d'épines pour en former une nouvelle haie , en les plantant aussitôt qu'ils ont été arrachés , en les arrosant , ce qui leur donne , en moins de cinq ans , une excellente clôture.

Rien , en effet , de plus utile que les clôtures parsemées d'arbres de chênes sur-tout , dont les racines ne dévorent

pas la substance des moissons : partout elles procurent des avantages incalculables , en tarissant , dans leur source , une infinité de procès qu'on ne sauroit éviter , elles garantissent les champs & les prairies des dégâts que les bestiaux abandonnés y font journellement , en empêchant qu'on ne fasse deux , & même jusqu'à trois coupes. En même tems qu'elles mettent les moissons à l'abri des vents , l'expérience a assez démontré qu'un terrain boisé est beaucoup plus couvert de rosée qu'un terrain qui ne l'est pas.

On ne sauroit contester , en effet , qu'un terrain occupé par une haie ne rapporte sensiblement plus que tout autre de grandeur égale : la bonne

Fermière tient souvent à ses ci-devant vassaux ce langage de l'Abbé *Rozier* :

« Pères de famille , qui aimez vos
» enfans , qui vous intéressez à la
» prospérité de votre patrie , borde-
» de haies la lisière de vos champs , vos
» moissons seront plus en sûreté contre
» la fureur des vents & la voracité des
» animaux destructeurs ; boisez - les ;
» indépendamment les avantages que
» vos récoltes en retireront , vous y
» trouverez votre bois de chauffage ,
» celui nécessaire aux réparations de
» vos bâtimens & au charronage ;
» plantez sans cesse , les fruits ajoute-
» ront à vos ressources , & les feuilles
» serviront ou de nourriture pendant
» l'hiver pour les troupeaux , ou
» d'engrais pour les terres ».

ARTICLE PREMIER.

Connoissance du Sol.

L'OBJET que se propose tout Cultivateur intelligent, c'est d'obtenir d'abondantes récoltes, & de maintenir dans un état continuel de fertilité le terrain qui les produit ; or, pour remplir ce but doublement utile, il ne doit se livrer à aucune opération qu'au préalable il n'ait cherché à bien connoître la position locale, le climat & la nature du sol qu'il a dessein de mettre en valeur ; il faut qu'il s'assure, en un mot, de ce que son fonds peut réellement par lui-même, & de qu'il peut ensuite aidé des secours des engrais ; alors il lui est difficile de se tromper sur les

espèces de végétaux qui conviennent le mieux à son exploitation, & sur les soins particuliers qu'elle exige pour le succès de la ferme.

C'est sans doute en suivant cette marche qu'on est parvenu à avoir des notions plus claires, plus positives, tant sur les différentes espèces de terre que sur leur mélange, leurs fonctions & leur emploi ; que le choix des engrais, les effets des labours & la préparation des semailles, ont été établis sur des loix non équivoques ; mais malgré les progrès incontestables de nos connoissances en ce genre, l'Agriculture, en France, est encore bien éloignée d'une amélioration qui pourroit en doubler les produits, souvent même la qualité.

On fait que toutes les terres ne sont pas également fécondes, que toutes ne se prêtent pas à la même méthode de culture, & que la connoissance de leurs différentes qualités peut servir à diriger les labours & les engrais : la bonne Fermière pense qu'on peut acquérir insensiblement cette connoissance sans avoir besoin de recourir à l'analyse de leurs parties, travail qui ne sauroit dispenser d'un autre examen plus certain encore, celui de l'essai des deux grains les plus répandus en Europe, & auxquels la plupart des terres sont destinées : il y a dans leur mélange une organisation que les sens & les agens chymiques ne sauroient saisir.

En effet, l'abondance & la manière

d'être des productions que les terres rapportent dans des saisons opposées, suffisent au plus grand nombre des Cultivateurs pour juger de la nature du sol ; les terres fortes produisent de beaux fromens dans les années sèches : les terres légères, au contraire, se refusent à ce grain, mais conviennent au seigle, & sont très-fertiles dans les années humides. L'expérience est le premier maître qu'il faut consulter : la théorie seule induit en erreur, on doit être sur-tout attentif au précepte de Virgile :

Tu esfois dans le sein de la terre inconnue ,

Tu vas point vainement enfoncer la charrue.

Les habitants des campagnes distinguent le plus ordinairement les terres qu'ils exploitent par les déno-

minations de terres froides , de terres humides , de terres grasses , de terres sèches , de terres légères , de terres chaudes , ils appellent celles qui ne sont pas propres à la végétation , mais qui peuvent le devenir par leur mélange , *argile , craie , marne , sable ,* dont les proportions dans les terres mises en cultures diversifient leurs qualités , & établissent cette foule de nuances qui caractérisent les productions si variées de la Nature.

Ces terres , dans leur état vierge , sont absolument stériles par elles-mêmes : en vain tenteroit - on d'y semer des bois , d'y planter des vignes , ce seroit enfouir son argent ; mais elles se servent réciproquement d'engrais , sans néanmoins fournir

séparément aucune matière grasse & saline : elles acquièrent facilement des propriétés dont elles étoient privées avant leur réunion.

Ainsi , la perfection d'une terre propre à la culture dépend uniquement du juste mélange de ses parties ; en sorte qu'au lieu de rassembler l'eau à la surface , ou de la laisser se précipiter dans les couches inférieures , elle la retient , la divise , la transmet aux orifices des plantes de la manière la plus convenable à la végétation : ce qui forme différentes qualités de terres dont on peut réduire le nombre à deux ; savoir , *les terres fortes, les terres légères*. Ces deux grandes divisions de terres labourables exigent des engrais & des labours à raison

de leur degré d'intensité dans chaque classe ; arrêtons-nous d'abord à l'existence des terrains sans culture, vulgairement appelés *landes ou friches ; jachers ou terre en repos.*

Landes.

Il y avoit dans le domaine de la bonne Fermière une certaine étendue de terrains en friche, qui , au dire des habitans du canton, étoient inaccessibles à la culture : le spectacle de l'infertilité étoit pour elle un tableau trop affligeant pour en supporter longtemps la vue ; un coup-d'œil rapide sur les espèces de végétaux qui s'y étoient perpétués, ça & là , lui ayant appris qu'une portion de ses landes n'étoit que du sable , & que l'autre

plus voisine d'une rivière , paroïssoit d'une nature glaiseuse , elle conçut aussitôt l'espérance de corriger l'une par l'autre , & de restituer ce terrain à l'empire de l'Agriculture.

Son projet avoit d'abord été de boiser ces landes ; mais songeant aux pauvres qu'elle avoit à soulager , elle crut pouvoir en tirer un meilleur parti en les mettant en culture réglée peu à peu ; car ses facultés ne lui auroient pas permis d'exécuter cette opération tout de suite , quand bien même elle n'auroit pas eu cet objet de bienfaisance en vue.

On fait encore que quand le sol glaiseux & sablonneux a peu de profondeur , un moyen puissant d'amélioration & fort peu dispendieux ,

consiste à mêler, par un labour profond & répété, la terre de la couche inférieure avec celle de la couche supérieure, d'où résulte déjà une composition de terre propre à attirer & à recevoir les principes végétatifs; dans les pays à bois, le *brûlis* est un autre moyen non moins efficace pour détruire la surface d'un champ totalement argilleux, & pour donner à la craie une propriété calcaire.

Mais la bonne Fermière n'avoit pas eu besoin de recourir à cette double opération, puisque le fond d'une partie de ses landes étant absolument sablonneux, elle pouvoit améliorer l'autre avec la glaise, & *vice-versâ*. En effet, la voiture qui sert à transporter la glaise sur le sable,

rapporte du sable sur la glaise, & ainsi successivement, de manière qu'on étend & qu'on mêle ces deux terres au moyen de la bêche & de la pioche : les labours sont ensuite les seuls agens de leur combinaison intime, que les pluies & la gelée achèvent & complètent; d'où résulte un mélange proportionné de sable & d'argile, auquel il ne manque plus que l'*humus* ou terreau résultant de la décomposition des substances végétales & animales pour former un tout propre à la culture des différentes productions.

Lorsqu'une terre semblable à la craie se trouve réunie à du sable & de l'argile, il en résulte cette composition de terre connue sous le nom

de *marne*. Cette matière est un des plus utiles engrais qu'on puisse employer : elle donne de l'activité à la terre qu'elle renouvelle , lorsqu'au bout d'un certain tems elle est extrêmement fatiguée par les récoltes successives des mêmes productions ; aussi beaucoup de Cultivateurs ont-ils mis bientôt en valeur , par son moyen , des milliers d'arpens qui , jusques-là , par leur maigreur & leur stérilité, les avoient désespérés au point de leur faire regretter les fumiers & les labours.

Instruite de ces effets, la bonne Fermière a cherché si elle ne rencontreroit point dans son domaine une marnière ; & après quelques recherches , il s'en est trouvé une dans

laquelle elle permet généreusement de venir puiser l'engrais de leurs terres; aussi une partie inculte de son domaine est commune aux habitans de son canton, & devenue pour leur bienfaitrice, sans qu'elle y songeât, un terrain fertile qui ne lui coûte aucun frais.

Malheureusement cet exemple patriotique n'est pas toujours suivi ailleurs : beaucoup de cantons éprouvent depuis bien des années les entraves les plus gênantes à cet égard ; leurs habitans ont offert de payer aux Propriétaires ce qu'ils exigeroient pour la valeur de leurs marnes, sans en être écoutés ; découragés par ces refus si contraires au bien public, il y a des Laboureurs qui ont été tentés

d'abandonner la culture de leurs terres amaigrées par l'épuisement des récoltes, faute de pouvoir obtenir à prix d'argent la marne qui ne sert de rien à ses possesseurs.

Loi donc d'interdire l'accès des carrières ou de rançonner les hommes qui viennent y puiser le principe de la fécondité, ce devrait être autant de dépôts publics ouverts à l'industrie des Cultivateurs & à l'avantage de la Nation, parce qu'il s'agit d'un moyen assuré de multiplier les objets de premier besoin ; il faut espérer que si les Propriétaires n'imitent pas tout-à-fait l'exemple de la bonne Fermière, ils permettront du moins à leurs concitoyens la fouille des terrains incultes de leurs domaines

où l'on pourroit soupçonner de la marne, & de l'enlever, moyennant la réparation des dégâts & une modique rétribution ; ils trouveroient encore un autre profit, ce fonds, stérile par lui-même, étant souvent fréquenté & remué, deviendra par la suite, au moyen de travaux simples, très-propre à être planté en bois ou autrement.

Jachères.

Elles sont encore, aux yeux de la bonne Fermière, un spectacle révoltant : en effet, cet état d'une terre labourable qu'on laisse ordinairement reposer de deux, de trois ou de quatre années, l'une, pour être ensuite cultivée & ensemencée de nouveau ; cet état est, selon son

opinion , inutile pour le but qu'on se propose ; ainsi , dans son domaine , le seul repos que les terres aient , c'est de ne porter que des treffles quand on les y a semés en même tems que le grain l'année d'auparavant.

En effet , les jachères chantées par Virgile , & trop célébrées par quelques Agronomes instruits , sacrifient mal à propos le tiers au moins du produit réel qu'on pourroit retirer , au fol espoir d'augmenter la récolte de l'année suivante , tandis que , dans un sol quelquefois moins fortuné , la terre paye chaque année au Cultivateur son tribut.

Trompés par quelques observations , les anciens ont cru que la terre étoit susceptible de lassitude & de repos ;

en sorte qu'une culture continuée pendant long-tems sans interruption devoit la fatiguer au point de la rendre tout - à - fait incapable de nouvelles productions.

Sans doute à force de cultiver une terre , elle s'épuiserait & deviendrait enfin stérile , si on ne réparoit sa perte par les engrais, la végétation, les débris des plantes & des insectes qui, après avoir vécu, y laissent leurs dépouilles; mais le sol ne vieillit point, ne perd aucun des principes de sa fertilité, quand on lui restitue des secours équivalens.

Il est étonnant qu'une pareille opinion ait pu s'accréditer parmi les habitans des cantons environnés de forêts, & qu'ils ne se soient pas aperçus

perçus qu'il y a peu de terrains qui produisent & nourrissent plus de plantes que les bois & les prés, cependant malgré cette végétation continuelle, ces terrains sont toujours fertiles, même après avoir été retournés & ensemencés en grains sans le concours d'aucun engrais. Eh ! qu'importe les autorités pour appuyer une opinion contraire ! l'expérience & le succès, voilà nos maîtres. N'y a-t-il donc point, au nord & au midi de la France, des terres qui, depuis des siècles qu'elles sont mises en valeur, rapportent deux fois l'année sans jamais se reposer.

On est donc dans une grande erreur de regarder le repos des terres comme un moyen efficace pour réparer les

D

pertes que le sol éprouve de la succession non interrompue des récoltes; il est prouvé qu'on ne parvient à le rendre fécond qu'en lui faisant nourrir continuellement le plus grand nombre possible de plantes, & que les fonds qui demeurent pendant une année sans culture sont couverts de plantes plus gourmandes que celles qu'on y auroit ensemencées, que la suppression de cette pratique des jachères peut être admise dans tous les climats & dans tous les terrains, pourvu qu'on soit attentif à trois opérations essentielles & indispensables, les labours, les engrais & la variété des productions.

En montrant aux Cultivateurs du canton que chaque année la terre lui

paye son tribut , la bonne Fermière leur ajoute souvent : « Soyez bien » convaincus, mes amis, que les trop » vastes possessions & les petits moyens » d'exploitation ont fait naître l'inf- » titution des jachères ; mais si vous » jetez les yeux sur la chétive portion » de terrain qui appartient à ceux de » vos parens les plus pauvres, vous » verrez qu'elle ne chomme point, » & que leurs récoltes se succèdent » sans interruption : la nécessité leur » impose l'obligation de leur faire » porter chaque année des produc- » tions, parce qu'ils n'ont pas d'autres » ressources pour subsister ; à la faveur » de soins multipliés, ils se procurent » des terres nouvelles, des engrais , » & l'étendue de leur champ n'excède

Dij

„ point la force de leur travail ;
 „ croyez-moi , occupez-vous à avoir
 „ plus de bestiaux & des engrais plus
 „ abondans. Cultivez comme eux ,
 „ cultivez mieux , & vous renoncerez
 „ bientôt à la pratique des jachères ,
 „ qui , loin d'être nécessaires , sont
 „ inutiles & même nuisibles. C'est un
 „ vol fait à la société que de refuser
 „ de mettre à profit les moyens qui
 „ vous sont offerts pour augmenter
 „ notre subsistance : la grande quan-
 „ tité des grains forme l'abondance
 „ des Etats , & la disette y cause le
 „ plus horrible ravage ».

Des Terres fortes.

Leur culture est extrêmement dif-
 ficile , à cause de la ténacité & de

la cohérence de leurs parties : dans les tems humides , elles rassemblent l'eau en masse à leur surface ; & lorsqu'il règne de la sécheresse , elles se durcissent & se crevaissent.

Dès qu'on laboure un terrain de cette espèce , il faut faire en sorte d'ouvrir un sillon très-profond ; & pour cet effet , employer de fortes charrues dont le soc fouille avant le verfoir , donnant une raie très-large , réduit , par ce moyen , une quantité considérable de terrain en surface , ce qui favorise l'évaporation de son humidité surabondante & nuisible à la végétation , vu son état stagnant.

Ces terres sont improprement appelées *terres froides* ; mais il paroît qu'elles ne sont désignées ainsi que

par rapport à la lenteur de la végétation des plantes qui leur sont confiées, & de la disposition qu'elles ont de retenir l'eau qui ne permet pas au soleil de les pénétrer aussi profondément que les terres légères dont les parties sont désunies, & c'est dans ce sens qu'on nomme également ces dernières *terres chaudes*.

Les nuances des terres fortes sont assez nombreuses ; la plus parfaite est le résultat du mélange du sable, de l'argile & de terre végétale dans des proportions les plus essentielles pour recevoir, conserver, approprier l'humidité, & la transmettre d'une manière convenable aux plantes céréales & légumineuses qu'on y cultive avec succès. On la nomme ordinairement *terre franche*.

Des Terres légères.

Elles laissent évaporer facilement l'humidité nécessaire à la végétation, parce que leurs parties ont peu d'adhérence entr'elles; mais faciles à cultiver, elles demandent aussi peu de labours que les premières en exigent un plus grand nombre.

Une terre légère ou sablonneuse est toujours d'un médiocre rapport; quand on la consacre à la culture du froment : le seigle lui est infiniment préférable, encore faut-il que le sable n'y domine pas trop; les plantes, dont le produit consiste en racines, y réussissent complètement.

Il existe dans beaucoup de cantons une espèce de terre rougeâtre, mêlée

de petits graviers , d'une qualité assez médiocre pour la végétation des grains ; comme elle est d'une nature sèche & friable , on peut la placer au rang des terres légères : elle est connue sous le nom de *terre graveleuse* ; cette terre , chez la bonne Fermière , étant située en pente , & exposée à être délavée par les pluies qui entraînent au bas la terre végétale , il lui a paru plus raisonnable d'y planter des vignes , d'autant mieux que le climat & le local qu'elle habite sont propres à ce genre de culture.

Les terres franches , qui tiennent le milieu entre les terres fortes & les terres légères , ont également leurs nuances qui dépendent des proportions de leurs parties constituantes :

elles conviennent plus ou moins aux deux productions les plus généralement cultivées en Europe, celles qui se rapprochent le plus des premières, & où l'argille dominant, conviennent au froment, & les autres dans lesquelles c'est au contraire le sable, sont préférables pour le seigle :

Les fromens semeras en la terre boueuse,

Les seigles logeras en la terre poudreuse.

Tous les terrains offrent des variétés infinies, même dans un seul canton; & c'est cette variété qui met la bonne Fermière en garde contre les conseils de ceux qui, en agriculture, veulent généraliser : ce n'est pas qu'elle ne sache très-bien qu'on ne puisse réduire les terres aux deux grandes divisions dont il vient d'être question,

les terres fortes auxquelles conviennent les engrais déliés & secs ; les terres légères qui demandent les fumiers gras & humides : cet objet est trop important pour ne faire que l'énoncer , il mérite bien un article particulier.

A R T I C L E I I.

Des Engrais.

LA rareté des engrais & leur emploi mal entendu sont les principales causes de la stérilité d'un pays ; inutilement les efforts se réuniroient pour découvrir de nouvelles méthodes de culture , rectifier celles déjà connues ou perfectionner les instrumens agraires ; si l'on néglige cette première source de la fécondité , les récoltes seront toujours , malgré les faveurs des saisons , médiocres & incertaines.

Cependant , l'art de bonifier les terres , par le moyen des engrais , est aussi ancien que celui de les labourer par la charrue : dès qu'on s'est aperçu

qu'un champ, après plusieurs récoltes successives, cessoit d'en produire d'aussi abondantes, on a eu recours aux amendemens pour lui rendre sa première fertilité.

Il n'y a donc point, à proprement parler, de mauvaises terres pour qui-conque peut y employer des engrais & des labours suffisans; les meilleurs fonds auxquels il faut si peu aujourd'hui pour produire beaucoup, ne doivent leur grande fécondité qu'à ces puissans secours qu'ils reçoivent de tems immémorial. C'est donc aux engrais que nous devons nos soies les plus assidus & les plus continuels, puisqu'ils sont le principal véhicule des belles récoltes, & par conséquent les véritables richesses territoriales.

S'ils

S'ils étoient mieux connus , nous verrions peut-être s'établir des cultures nouvelles , que la nature du sol a rendu jusqu'à présent impraticables dans plusieurs cantons du royaume.

Il y a des Peuples qui prennent des soins particuliers pour améliorer leurs terres ; chez les Romains , rien n'étoit oublié pour multiplier les engrais ; la bonne Fermière , au courant des pratiques que suivent à cet égard les habitans de l'Artois & de la Flandre , les imite en tout point : elle fait par expérience qu'il ne faut jamais en surcharger les terres , parce que quand elles sont trop fertiles , rarement elles produisent une récolte abondante en grains : la paille y foisonne , & le Cultivateur a manqué

son objet ; d'ailleurs , l'excès d'un engrais quelconque intervertit les odeurs & les saveurs des fruits, comme font les arrosemens trop multipliés ; la fraise & la violette des bois , comparées à celles de nos jardins bien fumés , les carottes , les pommes-de-terre de nos Maraichers , comparées également à celles de nos potagers particuliers , en offrent des exemples frappans ; quand le terrain est trop substantieux , il est facile de le dégraisser par des labours répétés & par la culture des plantes gourmandes.

On connoît deux espèces d'amendemens ; les amendemens naturels & les amendemens artificiels : les premiers ne sont pas en notre pouvoir ; nous n'avons seulement que la faculté

de favoriser leur influence & leur application ; il ne s'agira donc ici que de l'effet des seconds.

Comme les observations particulières que la bonne Fermière a faites avec son Econome , concernant les engrais pris dans les trois règnes de la Nature , pourroient fournir de nouvelles idées sur un sujet aussi important , nous allons rapporter très - en abrégé son opinion relativement à leur manière d'agir sur les terres & sur la végétation.

Les fumiers , en général , portent avec eux une humidité visqueuse : ils ne se décomposent pas seulement par l'acte de la végétation , en fournissant le résultat de leur décomposition , ils agissent encore à la manière des levains

dont l'état est presque nul dans les tems secs ou froids ; mais échauffés par le soleil & pénétrés suffisamment d'eau, ils entrent bientôt dans une sorte de fermentation , en laissant échapper les différens fluides nourriciers dont ils sont pourvus ; ainsi, ce sont des instrumens fournis par la nature décomposante & préparés par l'art pour mettre l'air & l'eau dans l'état d'appropriation.

Indépendamment de l'effet physique des engrais, ils ont une action mécanique très-marquée ; mêlés à la terre en certaine proportion, ils donnent la faculté d'y rendre l'eau perméable, & aux racines celle de suivre le cours entier de leur développement, ou bien ils procurent du liant & de la sou-

dure aux molécules terreuses , empêchent l'eau de se perdre , & les racines de se dessécher ; les engrais appelés *engrais chauds* conviennent aux terres fortes , non - seulement parce qu'ils corrigent leur compacité , mais encore par la raison qu'ils s'emparent de l'humidité qu'elles ont toujours par surabondance , & qu'ils la perdent aisément , tandis que les engrais froids par leur viscosité donnent de la cohérence aux terres sèches & brûlantes , possèdent & retiennent davantage l'humidité.

L'action des engrais , dans une foule de circonstances , ressemble donc beaucoup à celle des médicamens : on ne sauroit , par conséquent les adapter à toutes les natures de terre

& à toutes les expositions ; ils sont principalement ou toniques ou relâchans , selon leur nature , & le cas qui détermine à les employer ; il faut donc bien se garder de trop les généraliser ; quiconque , pour préconiser un engrais , prétendrait qu'il est possible de s'en servir avec un égal succès sur les terres labourables , les prés , les vignes , dans les potagers , les vergers & les pépinières , s'exposeroit à être relégué dans la classe de ces charlatans qui , sans considération pour le climat & les localités , compromettent journellement le meilleur moyen curatif en l'appliquant indistinctement à tous les âges & à tous les tempéramens. C'est vraisemblablement pour n'avoir pas assez examiné

toutes ces modifications , que des Auteurs ont blâmé l'usage de certain engrais , mais que d'autres l'ont trop recommandé.

Quel bénéfice incalculable pour les campagnes , si au lieu de chercher à économiser sur les engrais , leurs habitans s'appliquoient davantage à multiplier les ressources en ce genre , & à les rendre plus profitables par un emploi mieux entendu ; voilà quels devroient être leurs premiers soins. Combien d'années se sont écoulées avant de savoir que le marc de pommes & de poires , employé autrefois à remplir les trous & à combler les ravines , pourroit procurer comme engrais , dans les contrées à cidre & à poiré , les mêmes avantages que le

marc de raisin dans les pays vignobles ? Sans doute si la capitale du royaume se trouvoit placée au sein d'un canton tel que la Flandre , où l'on fait si bien apprécier la valeur des engrais , il seroit possible , avec le simple secours de ceux qu'on perd journellement dans l'air que nous respirons & dans l'eau que nous buvons , de faire croître une grande partie du lin & du chanvre que l'on tire à grands frais de l'étranger ; enfin , que de matières perdues , qui , au moyen de préparations convenables , deviendroient propres à cet emploi !

Engrais d'animaux.

La qualité éminente des matières animales pour faire l'office d'engrais ,

le succès marqué des plantes arrosées par de l'eau corrompue , prouvent incontestablement que tout corps susceptible de contracter , à un certain degré , l'état putride est le plus favorable à la végétation , & contribue le plus efficacement à cette grande opération de la Nature.

Nous avons dit qu'une des pratiques adoptées chez la bonne Fermière , pour la santé des animaux , étoit de renouveler souvent leur litière : le fumier qu'on en retire n'est jamais au point où il faut qu'il soit avant de l'enterrer ; il faut qu'il se prépare dans un creux pratiqué exprès , & dont la position soit favorable à cette maturité ; les joncs , les genets , les bruyères , les fougères , les feuilles des bois ,

ajoutés à la litière dans leur état sec, augmentent encore la masse des engrais.

Le sol de la basse - cour & des étables est couvert de gazons enlevés sur les fossés , & de sable , afin de s'imprégner des fluides qui résultent des sécrétions animales , & de mettre tout à profit pour augmenter la masse des engrais. Bien loin d'adopter l'opinion de ceux qui réduisent & concentrent toutes ces ressources dans la vue d'épargner les frais qui aveuglent sur les bénéfices qui en sont la suite ; la vase des fossés , des marais , des rivières & des étangs , les boues , les excréments humains , tout est employé. Les animaux qui viennent à mourir sont mis dans de grandes fosses pra-

tiquées exprès , recouvertes de terres incultes , qui , au bout de quelques tems , ont les propriétés du meilleur fumier.

Pour tirer tout le parti possible de l'urine des bestiaux , elle a disposé ses écuries , ses étables , de manière que ce fluide excrémenticiel se conduit dans une citerne particulière où l'eau de pluie n'a pas d'accès ; lorsque cette espèce de citerne est suffisamment remplie , l'urine en est retirée au moyen d'une petite pompe : on en remplit une machine en forme de caisse , semblable à celle dont on se sert , en été , sur les grandes routes ; on peut , à défaut de cette voiture , employer un tonneau qu'on place sur une charrette , l'urine est portée sur

les prés , & sert à arroser les parties les plus maigres. Cette méthode est singulièrement avantageuse , & l'herbe ainsi arrosée pousse avec beaucoup de vigueur.

On connoît l'emploi qu'on peut faire également des différentes substances marines pour fumer les terres ; en se décomposant , elles concourent à leur fécondité , sur-tout si on a soin de ne pas les laisser pourrir à la surface , & de les enterrer sur-le-champ , afin que les fluides qu'elles perdroient dans le vague de l'air , se combinent avec la terre & forment ces êtres composés propres à la végétation ; les coquilles à la surface du sol se décomposent , & fournissent , en se décomposant , un engrais plus durable

que si on les réduisoit , par la calcination , à l'état de chaux. L'avantage inappréciable du parcage de bêtes à laine , & la préférence qu'il doit avoir sur une foule d'engrais pour les terres fortes , est démontré non-seulement pour leur amélioration , mais pour économiser les pailles dont le Cultivateur , n'ayant pas un aussi grand besoin pour former la litière , peut en destiner une plus grande partie à la nourriture de ses bestiaux , dont il peut augmenter le nombre par ce moyen. Pour rendre , il est vrai , cet engrais utile , il ne faut pas négliger de donner à la terre un labour aussitôt que les moutons ont quitté le parc , afin d'empêcher l'évaporation des urines & des excréments que ces animaux y ont laissés.

Un second avantage non moins essentiel à faire connoître à la plupart des Cultivateurs dont cette branche d'Agriculture doit faire un des soins principaux , est celui qui résulte du parcage pour la santé de leurs bêtes à laine, avantage bien prouvé par des exemples multipliés qu'on en a déjà eu en France , & qui est généralement reconnu en Angleterre.

On ne peut pas décider au juste la quantité d'engrais qu'il faut répandre sur un champ , puisqu'elle dépend de sa qualité, de celle du terrain & des productions qu'on se propose de cultiver ; aussi un des soins de l'Econome de la bonne Fermière, c'est que les fumiers provenans des bœufs, des vaches & des cochons

soient réunis , & séparés de ceux des chevaux & des ânes. La fiente des oiseaux de basse-cour & la colombine sont également à part , pour servir exclusivement à la culture des chanvres & des lins , en prenant garde qu'ils soient réduits à l'état de poudrette avant de les répandre sur les chenevrières , parce qu'ils perdroient , pendant cette dessication trop lente , beaucoup de leur activité ; pourvu qu'ils aient un peu fermenté ou perdu leur force , cela suffit : leurs principes enchaînés par la terre peuvent tourner au profit d'une récolte , tandis que le résidu acquiert , pour celle qui lui succède , le caractère & la forme qu'on a envie de lui donner , en le desséchant insensiblement à l'air libre.

De ces observations, il résulte encore une autre vérité, c'est qu'il ne faut tirer le fumier du trou où il a été déposé & préparé, qu'au moment où, transporté sur les terres, la saison & les travaux de la ferme permettent de l'enfouir aussitôt; car, suivant l'expression des Picards, le fumier est un homme mort, il faut l'enterrer.

La mauvaise habitude que l'on a, dans quelques cantons, d'en former de petits tas, & de le laisser ainsi exposé à tous les climats, est un abus révoltant; pendant ce tems, les vents hâleux font évaporer l'humidité essentielle du fumier, le dessèchent, & ne laissent plus qu'un *caput mortuum*, ou bien la pluie dissout, entraîne la matière extractive imprégnée de sel,

pénètre la terre à une certaine profondeur, & prouve, par les touffes épaisses dont ces plans sont recouverts, que le fumier enfoui aussitôt qu'il est porté aux champs, & consommé au point où il le faut, ne perdrait rien de sa force, & répartiroit plus avantageusement son influence & ses effets.

Engrais minéraux.

Ce sont les meilleurs que l'on puisse employer, lorsqu'ils sont administrés avec intelligence & modération, parce qu'ils n'apportent pas à la terre, comme les fumiers, les semences des mauvaises herbes, ni les œufs de ces insectes qui rongent les racines des plantes & les font périr. Le règne

minéral peut donc fournir aussi des engrais à la culture, & l'expérience prouve que s'ils ne sont pas aussi prompts, aussi actifs que des matières animales putréfiées, ils sont du moins les plus durables.

La marne, cet engrais si connu par ses effets, & si utile dans tous les cantons où il est possible de s'en procurer, peut même agir comme le sol le plus productif, dès que l'argile, le sable, la terre calcaire, la terre magnésienne, qui en sont les parties constituantes les plus essentielles, s'y trouvent dans une juste proportion; mais tantôt compacte & ductile à cause de son excès d'argile, tantôt poreuse & friable par rapport au sable qui y domine, la

marne ne sauroit , sans mélange , devenir propre à la culture.

On a prétendu que marner étoit un mot générique consacré à exprimer le rapprochement ou la division des molécules terreuses , au moyen du sable ou de l'argile : l'Econome de la bonne Fermière pense qu'on ne marne point par cette simple opération , puisque dans l'un & l'autre cas on ne met que les fonds à portée de recevoir & de profiter des influences de l'athmosphère & des engrais employés.

Le principe véritablement propre à la marne , c'est cette matière qui , semblable à la chaux , attire puissamment, comme les sels déliquesçens, les différens fluides aériformes , se

réduit aisément en poussière , bouillonne avec le vinaigre , & laisse dégager une quantité de bulles d'air quand on verse de l'eau dessus ; or , cette matière qui exerce particulièrement les fonctions d'engrais , ne réside ni dans le sable , ni dans l'argile , c'est de sa proportion dans la marne que dépend la durée de sa fertilité.

Les cendres , considérées comme engrais , peuvent être en quelque sorte comparées à la marne : elles ont de plus qu'elle des matières salines , à raison du corps dont elles sont le résidu , & du procédé mis en usage pour leur combustion ; éparsées sur les prairies en tems & proportion convenables , elles dé-

truissent les mauvaises herbes & raniment la végétation des bonnes, en s'emparant avidement de la surabondance d'humidité essentielle à l'existence des premières, & très-préjudiciable aux dernières.

Le plâtre agit à-peu-près de la même manière que les cendres, lorsqu'on emploie l'un & l'autre dans les terres froides à la suite des hivers doux; mais c'est particulièrement sur des champs de trèfle qu'il a le plus de succès, & sur d'autres plantes affoiblies & étouffées par une excessive végétation de plantes parasites; en le mêlant, dans différentes proportions, avec le fumier, ce concours est d'un effet puissant. Lorsque la chaux sert à amender les terres, l'Econome

se la procure pendant l'automne ou au commencement de l'hiver pour l'employer ensuite au printems ; il en forme des tas assez considérables qu'on recouvre de paille longue comme si c'étoit des meules de grains, & autour du tas on forme dans la terre une petite rigole pour recevoir l'eau des pluies qui tombe sur le tas ; de cette manière la surface n'est presque pas mouillée, les pluies ou la neige ne peuvent du moins délayer la couche extérieure : ce qui lui donneroit la consistance de mortier, & empêcheroit qu'on pût s'en servir en qualité d'engrais.

Comme la chaux n'est pas chère dans les environs de la bonne Ferrière, & qu'il se trouve des terres

froides dans son domaine, l'Econome en ajoute au fumier pour augmenter son énergie ; mais il fait en sorte qu'il ne soit pas trop sec , car il prendroit feu. Ce mélange étouffe le germe des insectes dont le fumier abonde , & les mauvaises herbes. Les décombres de vieux bâtimens , réduits en poussière , & répandus à la superficie des terres fortes avant de les labourer , sont un excellent engrais.

Il met encore en usage cette méthode pratiquée par les Allemands : elle consiste à former un tas de chaux à côté d'un autre tas de terre médiocre , à verser ensuite de l'eau & à répandre de la terre par-dessus ; imprégnée de toutes parts des vapeurs qui s'échappent de la chaux pendant

qu'elle s'éteint , cette terre ainsi aérée , & non chaulée , peut , étant séparée de la chaux , procurer , sans le concours de celle-ci , la fécondité à tout ce qu'on veut leur confier.

Des Engrais végétaux.

Le règne végétal offre également , à la culture , des engrais qui ont cela de particulier , que leur surabondance n'est pas nuisible à la qualité des plantes : on remarque même qu'ils sont les seuls que les Jardiniers-Fleuristes peuvent employer , à moins que les engrais qui résultent des animaux ne soient réduits à l'état de terreau.

La méthode d'alterner son champ donne déjà l'engrais végétal tout formé , avec lequel on parvient peu

à peu à convertir un sol de médiocre qualifié en un fond excellent ; mais outre l'engrais que la terre reçoit des racines qui se pourrissent dans son sein , on cultive souvent des plantes qu'on enfouit dès qu'elles fleurissent , parce qu'à cette époque elles n'ont pas encore fatigué le terrain , & sont pourvues des sucés les plus abondans pour déterminer leur décomposition & procurer un engrais , au moyen duquel le Cultivateur est dispensé de porter , lorsqu'il est éloigné de la ferme , ou qu'il n'a pas assez de bestiaux , ce qui lui économise du tems & du travail.

Ni les feuilles , ni la paille , ni la suie ne sont jetés au feu : ils forment de meilleurs engrais que leurs cendres ;

F.

après la moisson , est une opération très-utile quand elle s'exécute sur le terrain même , éloigné des vignes & des arbres fruitiers ; mais elle est négligée presque par-tout : non-seulement elle fournit de la cendre dont l'effet est connu , mais la flamme des végétaux que l'on brûle sèche la surface de la terre , & rend à celle qui est de nature calcaire les propriétés de la chaux qu'elle a perdue par les différentes combinaisons avec l'air & les autres fluides , en même tems qu'elle détruit les graines des mauvaises herbes & les insectes ou leurs œufs.

Terminons cet article par quelques observations sur le sel marin , considéré comme engrais des terres ; elles

peuvent être utiles dans cette circonstance , sur-tout où la facilité de s'en procurer à bon compte pourroit conduire à en abuser.

Les matières salines n'ont d'influence dans la végétation qu'autant qu'elles sont de nature déliquescente , facilement décomposables & employées en petite quantité ; on sait qu'en Egypte il y a des cantons dont le sol est tout couvert de sel marin , & ces cantons sont entièrement incultes ; c'est à cette propriété vraisemblablement qu'est dû l'usage dans lequel étoient les Romains de répandre beaucoup de sel marin sur un champ où il s'étoit commis quelque grand crime , dont ils vouloient perpétuer la mémoire en le frappant de stérilité pendant un certain tems.

Il paroît bien démontré que les sels nuds, loin de contribuer à la végétation, la retardent & l'empêchent même tout-à-fait : ils ressemblent, quant aux propriétés, à la poussière de charbon, au rouleau, aux carreaux & à la paille non consommée, employés pour les terres, pendant les longues sécheresses, avec un succès non équivoque, ce sont autant de moyens mécaniques opposés à la dissipation de l'humidité pour la retenir & la déterminer à prendre la forme de ces fluides, qui jouent un si grand rôle dans la végétation.

Ce seroit mal jouir de ce bienfait de la Nature dont la privation a été si long-tems, pour nos campagnes, une véritable calamité, que d'employer

le sel marin à l'engrais des terres ; destiné à tous les animaux de la basse-cour, il sert à-la-fois & de préservatif & de remède ; associé aux fourrages, il en relève la fadeur & prolonge la conservation de ceux qui sont trop humides. En donnant plus de ton & d'énergie aux parties organiques, le lait est plus abondant, plus crémeux, la chair plus délicate & plus succulente ; enfin, le fumier de leur litière devient plus efficace dans ses effets.

ARTICLE III.

Du Labourage.

C'EST la première & la plus importante opération de l'Agriculture : elle demande une connoissance exacte de la qualité du sol pour en recueillir tous les avantages qu'on a droit d'en attendre ; ce qu'il y a de plus précieux ensuite , c'est l'à-propos : il tient au climat ; chacun doit étudier & lire dans son champ pour le découvrir ; car ,

Mieux vaut faison ,

Que labouraison.

Les labours n'apportent rien à la terre , ils la disposent seulement à profiter des amendemens naturels ,

c'est - à - dire des météores : ils' ont deux objets particuliers ; le premier , de mêler à la terre le fumier qu'on transporte dans les champs ; le second , d'opérer la division des molécules , d'augmenter les surfaces , & de la mettre en état de profiter des avantages de l'athmosphère. En effet , ce n'est qu'en atténuant la terre , qu'elle devient plus légère , plus poreuse , plus perméable , plus favorable au développement des racines ; aussi est-il prouvé que souvent , pour fertiliser une terre , suffit-il de la remuer & d'empêcher que l'eau ne s'y rassemble en masse ; mais il faut faire attention aussi que les labours ne pouvant , en aucun cas , équivaloir aux engrais ; il faut en circonscrire le

nombre , autrement elle seroit exposée à perdre cette faculté qu'elle a d'altérer & de retenir cette humidité végétative que le mouvement de la charrue imprimé trop souvent à la terre , fait dissiper insensiblement de manière à exiger une plus grande quantité de fumier , loin de pouvoir jamais remplacer l'engrais par ce moyen.

L'Econome de la bonne Fermière est difficile sur le choix des Laboureurs : un bon ouvrier en ce genre se reconnoît à la manière dont il conduit la charrue , à la facilité que lui donne l'habitude de la faire enfoncer ou soulever à volonté , de tracer des sillons égaux & droits , au versement des terres du sillon. Le

mauvais Laboureur trouve facilement son excuse : tantôt la terre, selon lui, est trop compacte pour pouvoir la mieux briser, tantôt c'est la charrue qui manque dans sa construction.

Charrue.

Il y a des outils pour lesquels on a dépensé des sommes exorbitantes, & dont les services sont bien minces à côté d'une charrue, de cet instrument admirable, l'honneur de l'esprit humain, qui fournit les alimens, les vêtemens & les boissons.

Quoique ses avantages soient connus depuis long-tems, ce n'est cependant que de nos jours qu'il a arrêté l'attention, & qu'on l'a rendu encore plus utile, en proportionnant la

forme de sa construction relativement à sa solidité, à sa légèreté, à l'aisance de sa marche & aux différentes qualités de terrains qu'on veut cultiver.

C'est une vérité reconnue que le Laboureur doit bien connoître la nature de son sol & l'espèce de culture qu'il a en vue avant d'y mettre la charrue, parce qu'elle exige une construction plus solide pour les terrains glaiseux & tenaces, que pour les terrains friables & sablonneux; il faut une charrue d'une espèce différente pour les premiers labours en jachère ou pour les défrichemens, pour les seconds labours, ou pour travailler les terres qui sont en bonne culture; enfin les Cultivateurs ne doivent employer qu'une charrue lé-

gère pour labourer un terrain qui a peu de profondeur, ou d'une nature sèche.

Ces détails de pratique qu'on ne fauroit trop souvent rappeler, doivent servir à prouver que le choix de la charrue dépend de la qualité du sol qui ne se prête pas aux mêmes méthodes de culture , & qu'il faut toujours s'en procurer de différentes espèces capables, de produire les effets ; s'il étoit possible de faire toujours autant d'ouvrage avec la bêche qu'avec la charrue, il n'y auroit pas de doute qu'on ne dût préférer cette méthode de culture à toutes les autres pratiques usitées, parce qu'en effet il n'en existe point qui remue aussi parfaitement la terre, & qui la renverse aussi bien sens dessus dessous ;

deffous ; mais elle est malheureusement impraticable dans beaucoup d'endroits, à cause de l'étendue des terres labourables & du nombre d'hommes que demanderoit leur exploitation.

Nous croyons devoir faire une observation à l'égard de la proposition qu'on renouvelle souvent de suppléer aux animaux par l'emploi des machines ou des bras : la destination des bestiaux, dans les campagnes, n'a pas seulement pour objet le labourage ou le transport du produit des récoltes ; leur fumier, dont on ne sauroit trop augmenter la quantité, puisqu'il est l'engrais le plus actif, est encore un article fort important ; il y a des cantons qui estiment autant une vac

qui fiente beaucoup, que celle abondante en lait.

Peut-être seroit-il plus essentiellement utile pour les Cultivateurs de s'occuper à rectifier ou à perfectionner les outils aratoires dont ils se servent déjà, que de leur en offrir de nouveaux qu'ils n'ont pas l'habitude de manier ; car, depuis la charrue jusqu'au moulin, qui en est pour ainsi dire le complément, l'industrie a bien de quoi s'exercer : elle s'est tant signalée envers les arts de luxe, pourquoi ne s'arrêteroit-elle pas maintenant sur les objets utiles ? pourquoi ne jetteroit-elle pas un regard favorable sur ces deux instrumens de premier besoin, à la perfection desquels il est honteux qu'on ne se soit pas

encore sérieusement attaché ? L'un fatigue les hommes & les animaux , l'autre ne produit souvent que des résultats défectueux & grossiers. Sans doute que la mécanique , qui a tant vaincu de difficultés , ajoutera à la charrue ce qui lui manque pour être parfaite , & qu'un jour elle réunira tous les avantages de la bêche , qui renverse si bien la terre , renouvelle sa surface & met les racines des mauvaises herbes hors d'état de reprendre , opération que le versoir de la charrue n'exécute jamais aussi bien ; d'où résulte la supériorité marquée des labours à la bêche sur ceux à la charrue.

Il seroit superflu de décrire maintenant la charrue & les diverses pièces qui la composent ; nous nous bor-

nerons seulement à faire observer que la bonne Fermière avoit eu la précaution de faire voyager son charron pour qu'il s'éclairât particulièrement dans la construction de cet instrument si varié dans le royaume : l'Econome ne s'en rapporte qu'à lui-même pour la qualité du bois qu'il emploie, afin de ne pas courir les risques d'être trompé par ces sortes d'ouvriers : l'appât du gain les entraîne souvent, & les force à se servir d'un bois qui ne convient pas. Quelle qu'en soit l'espèce, il est nécessaire qu'il ait le point de sécheresse convenable : l'humidité le feroit gercer & fendre ; il faut encore que le soc ait une largeur suffisante, parce qu'il remue la terre dans une plus grande surface,

& que le fer soit de bon acier , afin qu'il résiste pour ouvrir la terre.

La charrue simple ou sans avant-train , la charrue composée ou avec avant-train exécutent toutes sortes de labours & dans toutes les espèces de terrains qui composent le domaine de la bonne Fermière , qui recommande de ne pas perdre de vue ce principe que le laboureur doit connaître la qualité de terrain qu'il veut entreprendre de cultiver , afin de savoir l'espèce de culture qu'on peut lui donner , & avec quelle espèce de charrue il peut le labourer.

*Le Labour des Bœufs préférable
à celui des Chevaux.*

On n'employoit point autrefois de

chevaux à la culture des terres : tous les labours , tous les travaux champêtres étoient faits avec des bœufs ; ces animaux doux , sobres & infatigables , que la Providence semble avoir destinés à être le soutien du ménage champêtre , sont préférés par la bonne Fermière , qui a trouvé cependant qu'il étoit avantageux de se servir de l'une & l'autre méthode ; on en sentira les raisons par la suite. Le bœuf tire plus que le cheval , parce que ses membres sont plus ramassés , que tout son corps est en action , & que le joug est attaché à ses cornes , tandis que le cheval ne tire que par ses épaules , soit avec un collier , soit avec un poitrail ; le sillon tracé par les bœufs , comparé

à celui fait par les chevaux, est net, droit, sans inégalités. & plus profond ; ainsi, en supposant qu'on ne puisse empêcher que le travail qu'on lui impose soit plus lent, son labour est plus uniforme, & ce mérite dédommage bien du tems.

L'avantage est encore du côté de l'épargne : on a trois paires de bœufs pour une paire de chevaux ; les harnois ne coûtent pas autant ; ils n'ont pas besoin des soins du Maréchal ; la nourriture est également moins dispendieuse ; on connoît ce proverbe : *Il est coûteux comme un cheval à l'écurie.*

Toutes les objections qu'on fait ordinairement contre le service des bœufs sont connues : il est possible

de les réduire à deux principales ; ils sont moins expéditifs au travail , & on court les risques de les perdre par une épizootie. Les bœufs ont , à la vérité , le pas lent & tardif ; mais ce défaut vient originairement du conducteur , qui n'a pas eu l'attention de les accoutumer à aller vite avant de les mettre au labour ; en les mettant peu-à-peu au pas qu'il desire , le Laboureur s'accoutumera lui-même à marcher plus vite.

Lorsqu'on achète le bétail dans les foires , on ne fait pas non plus assez d'attention au pays où il est né , & à la nature des alimens qu'on lui donnoit : on se contente d'observer s'il est en bon état , jeune & bien proportionné ; on est tout étonné

ensuite de le voir chez soi dépérir à vue d'œil ; autant qu'il est possible, il faut que les bœufs retrouvent à l'écurie le même climat, & à-peu-près la même nourriture.

Les chevaux vieillis ne sont bons à rien : les bœufs, au contraire, hors de service, mis à l'engrais, sont vendus ensuite presque aussi cher qu'ils ont coûté d'achat. Il est également prouvé, par l'expérience journalière, qu'ils résistent beaucoup plus à la fatigue, & que les épizooties ne respectent pas davantage les chevaux que les bœufs, lorsque les habitans des campagnes négligent de les mettre à l'abri de la contagion, par les préservatifs assés qui leur ont été tant de fois indiqués & recommandés.

Une autre considération qui fait croire à la bonne Fermière que le bœuf mérite à tous égards la préférence sur le cheval , lorsqu'il s'agit de l'Economie rurale , c'est que l'engrais qu'il fournit étant plus gras , plus humide & plus visqueux que celui du cheval , elle s'en sert avantageusement pour l'amélioration de la partie de son domaine dont le sol est sec & léger.

Le motif qui a déterminé l'Econome à lui proposer de conserver un attelage en chevaux , & d'avoir par conséquent les deux cultures , c'est que ces animaux sont plus propres au transport des denrées que les bœufs , qu'il est utile de conserver dans le royaume leur race pour le service de

la Cavalerie , & que le fumier qui en résulte convient mieux à l'amélioration du terrain glaiseux qui fait partie de ses domaines.

En admettant les deux méthodes de culture , la bonne Fermière est parvenue à connoître, par comparaison, les dépenses & le profit qui résultent en employant des bœufs au lieu de chevaux ; ils s'accoutument de tout : aussi aisés à nourrir que dociles à conduire , ils fertilisent les terres sèches & légères , ne coûtent pas autant , sont moins délicats ; & quand ils cessent d'être propres aux travaux , on peut encore les disposer pour les boucheries.

Premiers Labours.

- Le principe fondamental de l'Agriculture est la division des parties de la terre par les labours ; mais le moment de les faire n'est pas du tout indifférent ; & dans les exploitations considérables , il est rare qu'on les exécute convenablement , & qu'on en donne la quantité qui leur est nécessaire , à cause du défaut de tems & du nombre des animaux presque toujours insuffisans.

Il résulte de cet apperçu , que la plupart des terres des fermes d'une certaine étendue ne reçoivent pas la culture qui peut seule leur donner un rapport proportionné à leur qualité : ainsi, dans ces exploitations, combien

de terrains perdus, ou qui ne rendent pas la quantité de ce qu'ils pourroient aisément produire ? combien n'en voit-on pas qui n'ont eu de labours que précisément ce qu'il faut pour n'être pas en friche.

L'époque des labours dépend de la position locale des champs & de la manière d'être des saisons : il faut consulter la terre avant de la travailler ; trop sèche, vous n'avez que de la poussière : trop humide, ce n'est que de la boue. On dit

Qu'il vaut mieux faire le sol,
Que de labourer en temps mol.

Le premier & le meilleur labour qu'on puisse donner à toutes sortes de terrains, c'est celui qui s'exécute

auffitôt que la récolte est levée ,
 parce que le chaume est enfoui avant
 d'avoir pu défrayer par la dessication ,
 & que les mauvaises herbes n'ont pas
 eu le tems de grainer ; que les semences
 qui peuvent se développer pendant
 le reste de l'été produisent beaucoup
 de plantes qui , enterrées par un
 second labour , procurent & rendent
 à la terre plus de principes qu'elle
 n'en a perdu.

Par le premier labour , la terre est
 exposée à recevoir tous les fluides
 qui circulent dans l'athmosphère , &
 à la faveur desquels la fermentation
 s'établit parmi les débris des végétaux
 qui ont été enfouis après la récolte ,
 d'où résulte une augmentation de
 terreau & beaucoup d'herbes , dont

le second labour profite ; c'est ce qui a fait dire

Labour d'été vaut fumier.

Il existe trois manières d'exécuter les labours qui dépendent de la nature du sol, de sa position & des usages locaux ; on les fait à *plat*, par *bandes* & par *planches* ; la plus ordinaire est d'ouvrir un sillon de trois à quatre pouces : la terre forte & compacte demande que la charrue pique plus profondément que la terre sèche & légère, qu'elle fasse un large sillon en repassant une seconde fois dans le même sillon pour présenter plus de surface à l'action des météores.

Seconds Labours.

Les labours réitérés ne sauroient four-

rir aucune amélioration aux champs où on les emploie , si ce n'est de détruire les plantes parasytes , & de réparer en partie ce qu'une récolte a pu épuiser de leur faculté fertilisante.

Pour amender les terres , l'Econome n'a garde de multiplier labours sur labours ; parce que dans celles qui sont légères il se fait une évaporation immense des principes destinés à la végétation des plantes , & sur-tout de l'humidité sans laquelle tout languit ; mais il a grand soin de les faire exécuter à tems convenable.

Le trop tarder , en fait de labourage ,
Est la ruine entière du ménage.

On ne peut ni ne doit prescrire jusqu'à quel point il faut ameublir

une terre , parce qu'il est impossible de spécifier toutes les nuances, toutes les combinaisons qui forment la surface du globe ; c'est au Laboureur à étudier son champ , à examiner quelle partie de ce même champ exige plus de labours que telle autre : il ne se trompera jamais en considérant les effets des années sèches ou pluvieuses sur son terrain.

Quand la terre forte demeure longtemps sans être travaillée , il convient de la labourer , non-seulement pour que les racines du grain puissent pivoter & s'étendre , mais encore afin qu'elle ne retienne l'eau pluviale que dans les proportions convenables à la terre sablonneuse & légère déjà trop ameublie ; & si deux labours

suffisent dans tous les cas, il en faut quatre à cinq pour l'autre, dont on ne sauroit trop combattre les dispositions qu'elle a à devenir compacte & à se réunir en mottes, afin que les graines qui vont être enterrées dans son sein puissent germer & pousser leurs tiges avec facilité.

A R T I C L E I V.

Des Semailles.

S'IL est une opération critique & importante en Agriculture, c'est celle des semailles; de cette opération bien ou mal pratiquée, dépend en partie la médiocrité ou l'abondance des récoltes, la richesse ou la pauvreté des campagnes; le Cultivateur a donc un grand intérêt à s'en bien acquitter, s'il veut recueillir le fruit de ses travaux & de ses dépenses.

Choix de la Semence.

Quoique l'on sache de tems immémorial que les blés échaudés ou retraits qui ont mûri sans se remplir de farine,

germent & poussent très-bien, qu'étant moins chers, il y auroit toujours du bénéfice à les employer en qualité de semences; il est prouvé cependant que, toutes choses égales d'ailleurs, ces grains chétifs produisent assez constamment une paille moins nourrie, des tiges moins hautes, des épis moins nombreux, enfin des grains moins gros.

L'Econome de la bonne Fermière ne regarde point le choix de la semence comme une chose indifférente au produit qu'on en attend : il est dans l'usage de prendre celle recueillie dans un terrain meilleur que celui qu'on veut ensemençer ; il préfère les grains d'une terre parfaitement cultivée à ceux d'une autre qui ne l'est pas aussi

bien. Il fait choix encore des belles gerbes , de celles qui montrent de beaux épis dont les grains parfaitement mûrs, se détachent avec facilité ; il les fait battre légèrement pour n'en tirer que les grains les plus mûrs, les mieux conformés , exempts de semences étrangères.

On fait que le même grain semé plusieurs années de suite dans le même champ , s'y détériore , malgré les avantages des saisons & du sol ; il seroit d'ailleurs difficile de contester la nécessité du changement de semences , puisque c'est un point de fait généralement reçu , non-seulement en Agriculture , mais encore dans la pratique constante du jardinage.

Tems de semer.

Chacun doit semer selon le climat qu'il habite , depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Novembre , & même de Décembre ; mais comme les bonnes moissons dépendent , en général , de la force qu'acquièrent les tiges avant l'hiver , & de la quantité de racines qu'elles poussent lorsque ces tiges ont une végétation vigoureuse , il est impossible alors qu'elles ne fournissent de beaux épis bien garnis de grains ; il faut donc semer aussitôt qu'on le peut , selon cette maxime de l'antiquité :

Si tu veux bien moissonner ,

Né crains de trop tôt semer.

Les semailles précoces expliquent

pourquoi les pays froids sont si fertiles en grain , malgré le désavantage apparent de leur climat ; or , voilà précisément ce qu'on ne fait pas dans beaucoup de cantons , où pour attendre souvent les pluies d'automne & les sécheresses , l'on trouve à peine le tems de semer avant Noël ; la tige mince & peu nourrie ne donne alors que des épis mesquins & peu grainés.

En général , les semailles précoces sont les plus constamment heureuses ; pour s'en convaincre , il n'y a qu'à voir dans les champs les plantes dont le grain y étoit resté après la moisson , quoique venus spontanément & sans culture : leurs tiges sont belles & bien fournies , parce qu'elles ont suivi

l'ordre de la Nature , sans être contrariées dans leur végétation.

Préparation de la Semence.

La chaux vive & l'eau suffisent pour bien chauler le grain de semence ; mais le succès de cette préparation , toute-simple qu'elle soit , dépend de la proportion bien entendue qu'il doit y avoir entre ces deux substances , & de la manière d'en faire l'application.

L'Econome de la bonne Fermière fait d'abord mettre le froment dans un cuvier , & fait bouillir environ cinquante pintes d'eau ; dans laquelle sont éteintes huit livres de chaux par serier de grain , ce qui forme ce qu'on appelle *lait de chaux* , qu'on verse
sur

sur le froment, avec l'attention que le degré de chaleur du mélange permette qu'on puisse y tenir la main ; le blé trempé est remué de tems en tems ; & au bout de vingt - quatre heures , on fait couler , par la bonde , la liqueur que le blé n'a pas absorbée : on l'expose à l'air jusqu'à ce qu'il puisse glisser aisément dans la main ; il est employé sur-le-champ ou porté au grenier, mis en tas & remué tous les deux ou trois jours , dans la crainte qu'il ne s'échauffe , & en attendant que la saison permette de le semer ; le grain le plus anciennement chaulé est le meilleur pour semence , & ce chaulage, composé & appliqué comme il vient d'être décrit , peut servir à la préparation des semences de tous les grains.

H

Lorsque le blé est moucheté, ou que l'on soupçonne qu'il y a eu du *noir* dans la moisson, il faut encore être plus attentif à la composition du chaulage & à son application, augmenter l'action de la chaux par une addition de cendres ou de potasse; mais jamais ce supplément n'est nécessaire chez la bonne Fermière, dont les pièces de froment, graces aux soins qu'elle prend de ses semailles, ne sont jamais infestées de ce fléau.

En faisant infuser les semences dans des décoctions de plantes âcres & amères, dans la saumure, dans l'égout de fumier, ce seroit un moyen de les préserver de cette foule d'animaux qui fondent dessus au moment où elles viennent d'être confiées au sillon,

en même tems qu'il deviendrait une espèce d'engrais appliqué immédiatement au grain qui pourroit augmenter la force du germe & de la plante naissante.

La macération de la semence dans l'eau chaude, qui n'exige ni embarras, ni dépense, sera même toujours de la plus grande utilité, ne dût-elle servir qu'à faire connoître les grains légers : on les enlève au moyen de l'écumoire, & ils servent avantageusement pour l'engrais des animaux de la basse-cour ; alors il n'y auroit plus un grain de semé sur lequel on ne pût compter.

Loin donc que cette opération préliminaire puisse nuire en aucun cas aux récoltes, on devroit toujours

l'employer ; les Peuples les moins instruits pratiquent bien la macération de la semence dans l'eau chaude pour la ramollir & la faire lever plutôt.

Quantité de Semence.

L'expérience avoit assez appris à la bonne Fermière qu'il ne falloit pas faire rapporter plus de plantes que la terre n'a le pouvoir d'en nourrir, & qu'étant trop rapprochées, elles sont toujours, malgré la bonté du sol, foibles, élancées, languissantes & peu productives : le grand point, selon elle, est donc de semer avec égalité & dans une proportion relative à la nature du fond & à l'espèce convenable à chaque production.

La quantité de semence à employer

doit toujours être plus considérable pour les terres maigres & légères, que pour les bons fonds, parce que les grains poussent moins en feuillage & en tiges ; or, ces terres ne se trouveroient point assez couvertes ni ombragées ; disposées d'ailleurs à laisser évaporer aisément l'humidité essentielle à la végétation ; le hâle agiroit trop puissamment sur le tuyau & sur les racines, qu'il dessécheroit bien avant l'époque de la maturité.

Il faut donc proportionner la quantité de la semence à la nature du sol sur lequel on la répand ; plus il est propre au froment, plus il sera nécessaire de la modérer ; de l'augmenter, au contraire, s'il est maigre, en supposant que six à sept boisseaux puissent

suffire pour chaque arpent, il en faudra toujours huit à neuf pour les terres médiocres ; mais rarement sera-t-il nécessaire d'excéder cette quantité, attendu que les fonds assez ingrats pour ne rapporter au plus que le grain qu'on y auroit ensemencé , seroient plus utilement consacrés à d'autres productions qui les amélioreroient & les rendroient insensiblement propres à la culture du blé.

Ce n'est pas que les pratiques locales ne doivent encore régler cette proportion ; car en semant trop clair dans un bon sol , les tiges seroient si fortes , si grosses , & la paille si dure , que les bestiaux refuseroient de la manger ; mais dans tout cela , il y a un juste milieu à observer , qu'on

ne peut saisir que par sa propre expérience.

Dans la proportion ci-dessus énoncée, & que l'Econome a établie, il se trouve assez de grains pour fournir aux pertes inévitables occasionnées par les accidens, les avaries, les insectes & les autres animaux destructeurs.

Inconvéniens de trop semer.

Si, dans un champ semé épais, tous les grains germent & végètent à-la-fois, les racines, au lieu de s'étendre, de se ramifier, se rencontrent, s'entrelacent & se nuisent réciproquement : ces faits incontestables, recueillis sur la plante même du blé, d'après la manière dont elle jette ses racines, ont déterminé la bonne Fermière à

développer tous les inconvéniens qu'il y avoit de répandre trop de semence , & à prouver à ses bons commensaux une vérité que la théorie avoue , & qu'une multitude d'expériences lui ont confirmée ; toutes attestent que les Cultivateurs qui sèment communément par arpent un setier de blé de douze boisseaux , en sèment un tiers au moins de plus qu'il ne faut , & que cette prévoyance , cette cupidité aveugle , se trouvent trompés à la moisson.

Qui sème trop épais ,

Vide son grenier deux fois.

En donnant dans un excès ridicule à l'égard des semences , on conçoit ordinairement les plus flatteuses espérances , dès qu'on apperçoit , pendant

l'hiver, un tapis serré de verdure couvrir parfaitement le champ ; mais souvent ces espérances s'évanouissent à mesure qu'on approche de la moisson ; survient-il, au contraire, un accident qui réduit les semailles au taux qu'il convenoit, que de faits nous pourrions accumuler ici pour démontrer que la diminution de la semence, par un évènement quelconque, a souvent influé sur le succès des récoltes autant que les faveurs de la saison.

Si les Cultivateurs qui accusent leur sol d'être peu favorable à la culture, qui se plaignent que la récolte ne répond ni aux peines qu'ils se donnent, ni aux dépenses qu'ils font, peuvent faire taire un instant leurs préjugés ; qu'ils arrachent au mois d'Avril la

plante de froment qui occupe le plus de place, qu'ils la comparent ensuite à celle qui en prend le moins dans le même champ, ils verront que le diamètre des racines cheveluës de l'une est deux ou trois fois moins considérable que l'autre ; ils verront que la semence étant bien préparée & répandue à la distance de quatre à cinq pouces, tous les grains germent, poussent, tallent & épient, tandis que quand la plante se trouve trop serrée, elle est non-seulement plus exposée aux accidens, mais encore infiniment moins productive.

Comme en Agriculture les essais, les exemples & les encouragemens sont plus puissans que tous les raisonnemens, elle a invité plusieurs Pro-

priétaires éclairés de faire , chacun dans leur canton , ce qu'elle a fait dans le sien : elle a partagé une pièce de terre en trois ; l'une a été ensemencée à l'ordinaire , l'autre à un tiers de moins , & la troisième à moitié ; les résultats de cette expérience comparative n'ont plus laissé subsister aucun doute dans l'esprit de quelques Fermiers de son voisinage , en même tems qu'ils ont été pénétrés des avantages d'une pareille méthode , dont voici un simple apperçu.

*Avantages de l'économie dans la
Semence.*

Toutes les expériences employées par la bonne Fermière pour prouver les inconvéniens de la prodigalité

dans les semailles , servent en même tems à établir les avantages de la méthode contraire : elle épargne d'abord du grain , & produit encore un très-grand bénéfice à la récolte.

En accumulant les preuves des avantages qu'on retire de l'économie sur la semence , elle est parvenue à déterminer plusieurs Cultivateurs à s'éloigner d'une routine vraiment préjudiciable à leurs intérêts particuliers & à l'intérêt général ; mais le plus grand nombre n'en restent pas moins attachés à leur pratique vicieuse : ils croient que , pour parer à toutes les avaries , plus on sème , plus on récolte ; il y a des grains , objectent-ils , qui ne lèvent point , d'autres périssent en terre , ou deviennent la proie , soit
des

des maladies, soit des animaux destructeurs, lors même que la totalité germeroit & fructifieroit : c'est un moyen de diminuer les mauvaises herbes & d'augmenter la paille, qui, dans certains cas, vaut autant que du grain.

Une excellente Fermière comme est la nôtre trouve réponse à tout cela :
 « Le chaulage, ce préalable essentiel
 » aux semailles, leur dit-elle, s'exécute
 » parmi vous sans règle ni proportion : les blés suffisamment espacés, c'est-à-dire à la distance de
 » quatre ou cinq pouces, sont moins
 » sujets aux mauvaises herbes ; leur sarclage est bien plus facile, & ils courent moins de risques de verser à la
 » moisson ; d'ailleurs, qu'est-ce qu'un
 « ÉC. RUR. Tom. VI. 1

» peu de paille, de plus, comparé au
» grain que vous perdez en semence
» & à la récolte ? pourquoi n'en
» restreindriez-vous pas l'usage à
» donner de l'appétit aux bestiaux,
» ou à leur servir de litière, pour
» retourner ensuite à l'engrais avec
» des prairies artificielles & des plantes
» potagères ? vous remplacerez tou-
» jours avantageusement la paille ;
» enfin l'économie, dans la semence,
» peut, dans tous les tems, devenir
» un soulagement pour vous & une
» ressource pour la Nation.

» Ne répandez sur la terre que ce
» qu'il faut rigoureusement de grains
» pour lui faire produire tout ce
» qu'elle est en état de rapporter ; à
» présent, sur-tout, que les pigeons,

» les lapins & les perdrix sont relé-
 » gués dans les parcs & dans les basse-
 » cours, comment pouvez-vous être
 » sourds à la voix de l'expérience qui
 » vous crie, semez clair, & vous
 » récolterez dru : il n'y a point de
 » méthode qui coûte aussi peu à mettre
 » en pratique, nous ne pouvons qu'y
 » gagner ; nul travail de plus, nulle
 » main-d'œuvre nouvelle, nulle dé-
 » pense à faire ; la plus mauvaise pour
 » le blé, c'est celle du blé ».

Manière de semer.

On a beaucoup vanté les machines
 proposées pour épargner sur la semence
 & augmenter les récoltes ; mais après
 avoir exercé la patience de leurs in-
 venteurs, soit pour les perfectionner,

soit pour s'en servir , on a fini par les abandonner , & revenir à l'ancienne méthode , qui est celle de semer à la main.

Pour semer épais, l'ouvrier rallentit son pas , & l'accélère un peu plus pour semer clair ; sa marche doit être uniforme , & sa main ne prendre jamais plus de grain une fois qu'une autre ; s'il changeoit la valeur de ses poignées , il répandroit inégalement la semence.

Quoique le procédé de semer n'ait que l'apparence d'une routine , cependant on peut bien savoir labourer sans savoir bien semer ; comme ce talent ne s'acquiert que par l'usage , il y a toujours chez la bonne Fermière un Laboureur auquel est confiée

cette opération, à l'exclusion des autres.

Il a paru dans les papiers publics un procédé que la bonne Fermière croit utile au Cultivateur qui n'a qu'une chétive portion de terre à exploiter, d'autant mieux que l'auteur, après l'avoir souvent employé, assure que la récolte a toujours été au moins de trente-deux pour un; cette circonstance a bien suffi pour l'intéresser, & elle a chargé expressément son Econome d'en faire l'expérience, & de lui en apprendre le résultat. Voici en quoi le procédé consiste.

Lorsque le terrain est bien préparé & égalisé, on a un rateau dont le manche a quatre pieds de longueur,

& la traverse trente-deux pouces : elle est garnie de cinq dents de bois dur, longues de trois pouces, & placées à huit de distance les unes des autres ; un homme prend ce rateau, & se place à une des extrémités du champ ; il enfonce dans la terre les cinq dents de son rateau, qui y forment autant de trous, puis il le plante huit pouces plus loin sur la même ligne, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'autre extrémité du champ, où il recommence une seconde ligne parallèle à la première & à huit pouces de distance, & ainsi de suite. A mesure que cet homme a formé ces trous, un enfant suffit pour placer dans chacun un ou deux grains de froment, & il les renferme ; par ce moyen,

tous les grains de la semence se trouvent placés à huit pouces les uns des autres.

Comment il faut recouvrir la semence.

La profondeur à laquelle il convient d'enterrer la semence dépend, 1°. de la saison où l'on sème ; 2°. de la qualité du terrain ; 3°. de la manière dont il aura été cultivé ; 4°. du climat où le terrain est situé.

Les semailles d'hiver doivent être plus recouvertes que celles de Mars ou du printems, parce que les racines des plantes, plus enfoncées en terre, résistent davantage aux rigueurs du froid & à la sécheresse du hâle.

A la vérité, dans tous les pays & dans toutes les saisons, si les terres

sont légères, il faut enfouir la semence à une bonne profondeur, pour éviter les inconvéniens dont je viens de parler ; dans une terre parfaitement ameublie par les labours, une profondeur de quatre à cinq pouces est suffisante ; mais lorsque le grain est semé, on passe la herse à diverses reprises ; pourvu qu'il soit assez recouvert, peu importe la manière qui varie suivant le pays & la qualité du sol.

ARTICLE V.

De la Culture.

APRÈS avoir appris aux Fermiers de son voisinage à se méfier de ces recettes merveilleuses, de ces liqueurs prolifiques destinées à hâter le développement des grains, à fortifier leur végétation, & à procurer les récoltes les plus abondantes ; elle a voulu, pour familiariser les gens avec ces maximes fondamentales de l'Agriculture, qu'il fût inscrit en gros caractères dans l'endroit où ils se réunissent pour prendre leurs repas : CONNOISSANCE PARFAITE DU SOL ; ENGRAIS SUFFISANS ; LABOURS PROFONDS ET RÉPÉTÉS A PROPOS, PRÉPARA-

TION DES SEMENCES ET ÉCONOMIE
DANS LEUR DISTRIBUTION, SE-
MAILLES PRÉCOCES ET ENTERRÉES.

Les soins qu'on doit prendre d'un terrain ensemencé jusqu'à la moisson, dépendent de sa qualité & de celle de la production : la plupart des grains se cultivent de la même manière ; quelques autres exigent presque autant de travail qu'une plante potagère ; il faut les biner & les butter.

Comme une portion du domaine de la bonne Fermière est siignée en peate, aussitôt que le grain est enterré, l'Econome fait ouvrir de larges sillons pour procurer à l'eau un écoulement lent : il emploie pour cet effet une charrue à double oreille,

c'est-à-dire qui a un versoir de chaque côté; par ce moyen la terre est parfaitement bien renversée : tout Cultivateur qui se dispense de ce soin, sous le prétexte qu'il occasionne une perte de terrain, apprendra par l'expérience si cette économie peut tourner à son profit.

Les Agronomes sont bien persuadés que rien ne contribue davantage aux progrès de la végétation que des labours pratiqués à propos pendant l'accroissement des plantes ; il seroit à desirer qu'on pût trouver la manière de faire passer une petite charrue entre les rangées de froment : il deviendrait bien plus vigoureux ; en attendant qu'on ait trouvé ce moyen praticable dans tous les terrains , il ne faut

pas négliger d'arracher les mauvaises herbes sans porter aucun dommage aux grains.

Herfage.

Cette opération a deux objets : le premier de briser les mottes & d'unir la superficie du sol ; le second de recouvrir de terre le grain nouvellement semé : on donne à l'instrument qui y est destiné différentes formes , grandeurs & solidité.

L'Econome de la bonne Fermière n'est pas assez partisan du sarclage pour le répéter après chaque labour ; il ne s'en sert que quand les mottes de terre sont un obstacle au labourage ; mais dans ce cas , il est nécessaire que la herse soit forte & pesante,

sans quoi elle voltigeroit sur les mottes & ne les écraseroit pas ; d'ailleurs , herfer avant de labourer entraîne à l'extrémité du champ une infinité de mauvaises herbes qui embarrassent la marche de la charrue.

Lorsque les avoines & les orges se trouvent couverts de mauvaises herbes quelques tems après qu'ils sont levés , la herse à dents de fer les enlève facilement , parce que leurs racines sont , pour ainsi dire , à la surface.

Rouletteau.

La destination de cet instrument , inconnu dans quelques endroits , a pour but de passer sur les terres nouvellement ensemencées , afin d'en unir les sillons.

Après les gelées d'hiver, c'est le cas de herse les blés, ou plutôt de passer le rouleau pour affaïsser la terre soulevée par l'effet de la glace, & chauffer les racines dont le collet est déraciné ; mais l'Econome a grand soin de ne point s'en servir quand la terre est trop humectée ; on en sent assez les raisons, sans qu'il soit nécessaire de les détailler.

Dans tous les terrains où la herse de bois est employée, l'usage du rouleau est indispensable, parce qu'il en resserre les molécules, & empêche la dissipation de l'humidité, sans laquelle la végétation languit.

Premier Sarclage.

Quoiqu'elle ait remonté jusqu'aux

semences pour saisir les causes qui rendent souvent les blés sales & d'une garde difficile ; la bonne Fermière croit qu'il y a encore d'autres soins à employer , qui , négligés pendant le cours de la végétation , peuvent nuire aux produits & à la qualité des récoltes.

Le blé de semence renouvelé , choisi , parfaitement nettoyé & bien préparé , ne sauroit empêcher que les engrais , les vents & d'autres causes ne rassemblent souvent , dans les champs , des graines étrangères qui croissent en même tems que le blé , aux dépens duquel elles végètent , & se multiplient pour long-tems , si on leur laisse parcourir le cercle de leur développement : c'est ce qui déter-

mine cette opération qu'on nomme le *sarclage* ; elle est exécutée chez la bonne Fermière pour toutes les productions , tandis qu'ailleurs on n'en sarcle aucunes. Cette négligence est révoltante : elle desireroit qu'on fût persuadé plus qu'on ne l'est communément de l'importance du *sarclage* , & combien il est essentiel de ne point négliger une aussi utile opération , puisque les plantes parasites qui occupent la place du bon grain , affament & étouffent celui qui est en végétation , & partagent en pure perte sa subsistance.

Outre cet inconvénient , les semences qu'elles produisent ne peuvent être aisément séparées par le vent & par le crible , quand leur forme est

analogue à celle du blé ; en sorte que , quoiqu'elles ne soient pas sensiblement de qualité nuisible , elles contribuent à rendre les fromens moins beaux , & d'une qualité dont le débit est difficile , à moins qu'on ne le vende au-dessous du prix commun ; ces semences étrangères préjudicient encore à la bonté de l'aliment qu'on a préparé : l'intérêt public & particulier réclame donc contre cet abus.

L'opération du farclage s'exécute de deux manières , ou à la main , ou en se servant d'une petite pioche ; mais la première est préférable , parce qu'elle ne déchauffe pas autant le blé , & que la plante arrachée exactement avec ses racines n'est plus exposée à

repouffer ; il s'agit seulement de choisir un tems plus humide que sec , & sur-tout commencer dès le matin , parce qu'alors la terre est humectée de rosée.

Second Sarclage.

Une seconde opération pareille , est quelquefois nécessaire , quand sur-tout on veut nettoyer parfaitement les blés ; car , au premier , il est difficile de ne pas confondre les tiges du sègle , de l'avoine & de l'orge , avec celles du froment : il faut donc attendre qu'il soit monté en épi ; on n'emploie à ce second sarclage que des petits garçons qui traînent leur pied d'un endroit à l'autre pour ne pas casser les tiges ; on leur apprend à

connoître les épis cariés qu'ils enlèvent en même tems que les plantes parasites.

Mais la bonne Fermière n'ayant jamais négligé d'ordonner que la terre soit nettoyée du chiendent & des autres herbes qui font la loi au grain par la profondeur de leurs racines & la vigueur de leurs tiges ; son soin étant toujours de ne permettre d'ensemencer que des blés nets, bien préparés, espacés & enterrés convenablement, elle est dispensée d'un second sarclage, & ses champs, malgré leur étendue, sont aussi exempts qu'il est possible de mauvaises herbes ; souvent elle fait employer le sègle pour les en désinfecter, parce que ce grain tallant plutôt, le tuyau

s'élève, & l'épi sort du fourreau de bonne heure ; il subjugué les plantes inutiles, les empêche de monter en graine, & par conséquent de se perpétuer.

ARTICLE VI.

De la Moisson.

S'IL est étonnant que les meilleures méthodes ne soient pas suivies dans tous les pays pour semer, cultiver, & récolter, il l'est bien davantage, que ces méthodes ne soient pas réciproquement connues : chaque canton a la sienne, & souvent dans le cercle de quelques lieues les usages ne se ressemblent point.

C'est ici que commence la jouissance du Cultivateur : la moisson est indiquée par la couleur de la paille & de l'épi, par la consistance du grain : il ne faut cependant pas attendre qu'il soit durci dans son enveloppe ; car si la

journée étoit chaude , on coureroit les risques d'en perdre une grande partie.

L'Econome & la Ménagère n'attendent point à être à la veille de la moisson pour se concerter avec la bonne Fermière sur tout ce qu'il convient de préparer pour cette grande opération des champs : ils arrêtent le nombre d'ouvriers proportionnés à la récolte , afin qu'elle puisse être faite , & le produit serré dans le moins de tems possible.

Dans les cantons méridionaux où l'on bat la récolte aussitôt qu'elle est levée , il faut de bonne heure s'occuper de préparer l'aire destinée à battre les gerbes : pendant l'hiver , la grange où l'on renferme la plupart des gerbes ,

doit être l'objet des précautions ; il est nécessaire de boucher tous les trous, toutes les cavités qui donnent retraite aux rats, aux mulots, &c. les voitures destinées au transport doivent également être prêtes & en bon état, afin que le service ne soit en aucun tems interrompu.

Manière de lever la Récolte.

Elle varie suivant le canton : dans l'un on travaille à la journée, & tous les ouvriers sont soumis à un chef choisi parmi eux ; dans l'autre on donne à prix fait, & ce prix diffère encore : ici, on paye tant par mesure de blé semé, & les moissonneurs sont obligés d'abattre le froment, de le rassembler en gerbes & de les lier ;

cette dernière opération est l'ouvrage des femmes qui suivent les coupeurs.

Là, les coupeurs en nombre fixé, font un traité avec le Propriétaire ou le Fermier, d'abattre la moisson, de la monter en gerbier, moyennant deux, trois ou quatre mesures de grain sur vingt. C'est cette dernière méthode qui a paru préférable à la bonne Fermière, parce qu'il est de l'intérêt de l'ouvrier 1.^o de bien moissonner, 2.^o de bien lier les gerbes, 3.^o de les retourner à propos sur le champ, 4.^o de les monter en gerbier de manière que les blés ne soient pas pénétrés par la pluie, 5.^o de les battre & vaner convenablement. Enfin le maître ne peut pas perdre, par leur faute, sans qu'une partie de la perte ne retombe sur eux,

&c

& il résulte pour tous un bien de cet intérêt réciproque.

La plus mauvaise de toutes les méthodes est de nourrir & payer à la journée : les ouvriers ne sont jamais contents de la nourriture, boivent beaucoup, travaillent peu, puisqu'il est de leur intérêt que l'ouvrage soit de longue durée ; & pour peu qu'il survienne du mauvais tems, ils ne vont pas à l'ouvrage, la gerbe pourrit sur le champ, & la récolte en souffre.

Si le prix fait du moissonnage est en argent, si celui du battage, vanage l'est aussi, qu'arrive-t-il ? Pour moins se courber & hâter le travail, l'ouvrier coupe la paille à plus d'un pied au-dessus de la terre, en donnant à son bras toute son étendue, & le

ramenant en demi-cercle, il embrasse avec la main gauche la plus grande quantité possible de paille ferrée par cette main, donne son coup de faucille sans aucune attention ; il reste beaucoup de tiges couchées, un grand nombre d'épis cassés au haut des tiges, par le contre-coup, tombent, la paille coupée est mal étendue sur la terre, la lieuse la ramasse à la hâte, l'on perd souvent un cinquième ou un sixième de sa récolte.

Quant au battage & au criblage, il importe peu à ces ouvriers que le grain reste dans l'épi, que le blé soit net, ils n'en sont pas moins payés, & c'est tout ce qu'ils demandent.

J'insiste sur ces objets, parce que M. l'Abbé Rozier voulant se con-

vaincre de la méthode la plus avantageuse au Propriétaire, il les a toutes éprouvées, & il assure que la meilleure est de payer en blé ou en argent, en fixant le salaire sur la mesure; dans ce cas, l'ouvrier & le propriétaire ne sauroient être trompés.

Cette pratique, adoptée par le Columelle François, est devenue la règle de conduite de la bonne Fermière, qui paye toujours bien, mais ne veut jamais être dupe. Les moissonneurs sont à ses yeux des êtres intéressans : jamais salaire n'est plus justement mérité, ni argent mieux gagné, n'est-ce pas d'ailleurs une justice que la moisson soit aussi un tems de récolte pour les ouvriers qui y sont employés.

*La Faulx préférable à la Faucille
pour couper les Blés.*

Les outils destinés à couper la moisson varient dans leur forme, suivant les cantons ; mais il paroît que la faulx proprement dite, armée de playons, est l'instrument le plus expéditif, celui qui couche, arrange, étend le mieux les tiges sur le sol, qui égraine le moins l'épi, & coupe les pailles le plus près qu'il est possible.

La moisson est encore beaucoup plus prompte & moins dispendieuse par la faulx que par la faucille : six faucheurs abattent plus de blés en quinze jours avec la faulx que les moissonneurs n'en coupent en un mois avec la faucille ; on sent que moins

la récolte est abondante, plus le Cultivateur a intérêt d'en diminuer les frais.

Dans les années pluvieuses; la récolte est perdue, si, pour la faire, on ne profite du peu d'instans où le soleil bienfaisant peut se montrer pour la sécher; la faux peut seule procurer cette célérité; il seroit impossible d'avoir une assez grande quantité de moissonneurs pour y suppléer avec la faucille; & quand la faux occasionneroit quelques dispersions de grains, ne vaut-il pas infiniment mieux éprouver une diminution sur la quantité, que la perte totale de la moisson?

Lorsque la paille est basse, l'intérêt le plus naturel & le plus pressant est d'en prendre le moins possible; or,

la faux approchant la terre de plus près, fournit de plus que la faucille un tiers de paille que le Cultivateur emploie à la nourriture de ses bestiaux & à l'engrais de ses terres qui, rendant ordinairement à proportion des sacrifices que l'on fait, lui rapportent au centuple l'année suivante, cet excédent d'engrais qu'il lui a donné.

Enfin, quand le blé est rare & foible, il est presque toujours mêlé de beaucoup d'herbes : avec la faucille on ne peut couper le blé qu'au-dessus de la hauteur des herbes étrangères ; & tandis qu'elles sont perdues pour le Cultivateur avec la paille qui les environne, elles restent sur la terre qu'elles détériorent & qu'elles démeublent en se multipliant ; la faux

rasant la terre de près, coupe toutes ces herbes qui augmentent la nourriture des bestiaux, & les empêchent d'occuper inutilement la terre, sur laquelle elles se seroient reproduites en renaissant, malgré tous les soins & les travaux du Laboureur.

Des Meules ou Gerbiers.

Il y en a de deux sortes : les meules que l'on forme sur le champ même, & les meules à demeure jusqu'au temps du battage.

Dès que le blé est coupé & réuni en gerbes, on les laisse sur le champ plus ou moins long-tems, afin qu'elles perdent leur humidité superflue qui devient dangereuse, soit que l'on ferme & amoncelle les gerbes dans

la grange , ou qu'on les monte en meules ; cette humidité fait alors fermenter le grain & l'échauffe , souvent même il germe & moisit.

Il y a encore des circonstances autres que les soins des labours , des engrais & des semailles , qui peuvent amener des disettes , ce sont les coutumes plus ou moins vicieuses de procéder à la moisson , & l'oubli des moyens indiqués pour conserver aux grains toute leur qualité ; parvenues sans accident au point de maturité convenable , les productions sont encore exposées à devenir le jouet des élémens : les pluies continuelles qui précèdent & accompagnent les moissons , peuvent diminuer les avantages sous lesquels elles s'annonçoient d'abord.

Des Meules momentanées.

Dès que le grain est parvenu au point de maturité convenable, il peut commencer à perdre des avantages sous lesquels il s'annonçoit d'abord ; si on ne s'occupe à temps des moyens de lui conserver toutes les qualités qu'il doit avoir ; or, c'est l'état où il se trouve après avoir été coupé qui doit régler la nature & les espèces de soins à employer dans cette vue ; car le blé le plus mûr a encore besoin de se perfectionner dans l'épi, & de gagner de plus en plus de la qualité.

Si la saison a été favorable aux grains & à leur récolte, il ne reste plus qu'à le mettre en meules ou à le serrer dans la grange, selon la coutume du pays & les ressources locales.

Mais si les pluies abondantes surviennent au moment de la moisson , ce seroit en vain qu'on attendroit qu'elles cessassent pour la commencer ; il faut profiter des intervalles de beaux tems , afin d'empêcher qu'une partie du grain ne vienne à germer sur pied , & au lieu de le laisser en javelles isolées , se hâter d'en réunir plusieurs , & d'en former , dans le champ même , des petites meules méthodiquement construites. Cette pratique , adoptée dans certains cantons naturellement humides & froids , y devient , presque toutes les années , d'une nécessité indispensable ; chaque meule doit avoir six à sept pieds d'élévation , & contenir cinquante à soixante gerbes.

Que de grains retenus au milieu

des champs ; dont une partie germe sur pied , & l'autre se gâte entièrement ! Dans les cantons où cette pratique n'est pas adoptée , existe-t-il un spectacle plus touchant pour un cœur vraiment sensible , que celui de voir tant de travaux & de soins , l'espoir , l'abondance & la vie d'un canton entier perdus en un moment , & le Cultivateur menacé d'arroser de ses larmes le pain qu'on voudra bien lui donner ?

Les accidens de ce genre sont rares dans le canton qu'habite la bonne Fermière , où la chaleur du climat , & de fréquentes rosées , donnent à la végétation une activité surprenante , & aux semences farineuses une sécheresse qui peut braver long-temps

les effets d'une humidité extérieure ; mais cet événement ayant eu lieu une fois , elle s'est empressée de donner l'exemple , en adoptant une pratique aussi aisée qu'elle est salutaire pour sauver la moisson dans les années humides , & la rentrer sèche à la grange.

Meules à demeure.

Ce n'est pas le tout d'avoir garanti le blé de l'humidité extérieure provenant de la pluie qui tombe pendant la moisson ; celle qu'il contient encore intérieurement suffiroit pour l'altérer , si on n'empêchoit pas sa réaction , soit en combinant une partie & en évaporant l'autre ; ce double effet , opéré dans les gerbiers ou à la grange , fait , selon l'expression du Cultivateur ,

Cultivateur, reffuer son grain & jeter son feu.

Lorsque les gerbes sont faites, on les transporte au lieu de leur destination; on choisit le matin ou le soir, afin qu'elles éprouvent moins de déchet : on les amoncelle ordinairement dans les granges, ou sous des hangards spacieux; mais la bonne Fermière n'ayant pas assez de bâtimens pour mettre la totalité de sa récolte à couvert, toute l'attention de l'Econome est dirigée vers les moyens de construire les meules assez solidement pour que les gerbes qui les composent soient distribuées & arrangées de manière à ne pas être renversées par le vent, & à se trouver à l'abri de la pluie & des animaux destructeurs.

Il y a deux manières de construire les meules, en cône ou en carré long : l'une & l'autre sont également bonnes ; cette méthode de conservation est particulièrement adoptée dans les pays chauds, parce que la récolte s'y fait de bonne heure, & que le blé a atteint son degré de sécheresse, au moment de la moisson ; les gerbes amoncelées au milieu des champs ont à leur base un massif un peu élevé qui, saillant dans le pourtour de huit à dix pouces, en défend l'accès aux animaux ; en évitant les frais de bâtisse, on a encore, par ce moyen, l'avantage de diminuer les occasions d'incendie ; les gerbes sont distribuées de manière qu'entre les épis il n'y ait aucun vuide par où l'eau puisse pénétrer, & que le grain

ne touche au sol par aucun côté.

L'usage des grandes meules est d'autant plus précieux que l'on peut conserver pendant trois années le blé frais & en bon état. Pendant que les gerbes sont ainsi amoncelées, le grain se façonne dans l'épi, il perd l'humidité qui le gonflait dans son enveloppe ; s'en détache aisément ; facilite l'opération du battage, & devient plus propre à la conservation ; mais l'expérience suffit pour prononcer sur l'utilité des petites & grandes meules, & combien il seroit intéressant qu'on adoptât & qu'on suivît par-tout une méthode aussi salutaire qui offre de si grands avantages.

Mais il nous reste encore à faire subir au blé, avant de le porter au

grenier , différentes opérations ; il faut le séparer de l'épi par le fléau , de la petite paille par le van , & des semences étrangères par le crible.

Glanage.

Cette bienfaisante institution, l'aumône de l'Agriculture, n'étoit accordée autrefois qu'aux pauvres & aux infirmes ; mais à présent toutes sortes de mains y prétendent ; dès que la récolte est ouverte , une grande partie des habitans des bourgs & des villages, de tout âge, de tout sexe, quittent leur profession pour courir les champs, & des bandes de glaneurs se répandent dans les champs , inquiètent & fatiguent les Cultivateurs ; souvent même pendant leur absence ils pillent

les gerbes , ce qui augmente la rareté des ouvriers.

Cette circonstance empêche , dans certains cantons , que le Cultivateur ne recueille paisiblement le fruit de ses récoltes ; la bonne Fermière désireroit bien qu'il fût fait une défense expresse à tout citoyen ayant un métier ou une propriété quelconque , de jamais glaner ; qu'enfin les réglemens de police concernant le glanage fussent exécutés dans leur plénitude.

De la Grange.

Le blé à la grange ne diffère de celui en meules qu'en ce que l'un est abrité par un toit & l'autre par une couche de paille ; que le premier est plus sous la main du Propriétaire , tandis que

le second demande une plus grande surveillance ; au reste, il est prouvé que, dans l'un & l'autre cas, le grain, quelle que soit sa qualité, s'améliore encore dans la gerbe, prend une belle couleur & acquiert le dernier degré de la maturité.

Chaque grain, il est vrai, se trouve comme isolé, recouvert d'une matière sèche & lisse ; qui le préserve de l'action de la chaleur, le tient dans l'état froid, & rend insensible l'évaporation de son humidité surabondante ; en sorte que, par ce moyen, le blé ne perd presque point de sa couleur & de son poids, qu'il possède long-tems la faculté germinative, & le goût de fruit qui caractérise sa nouveauté, avantage qui se perpétue dans le pain

qu'on en prépare ; on peut même comparer le grain gardé dans cet état, à l'amande renfermée dans sa coque.

Du Battage.

Sans vouloir examiner à fonds si la méthode adoptée dans quelques cantons du Languedoc, de séparer le grain de l'épi par le moyen du pied des animaux, mérite la préférence sur celle de le battre au fléau, la bonne Fermière croit que, par la première méthode, on laisse plus de grains dans l'épi, que la paille perd une partie de sa valeur, & que, dans tous les pays où les grains sont également secs & recueillis à - peu - près à la même époque, il seroit plus économique de substituer le fléau.

Le dépiquage des grains , au moyen du pied des animaux , malgré les avantages d'expédier à la fois , & sans beaucoup de soins , la totalité de la moisson , n'est nullement capable de dédommager des sacrifices qu'il faut nécessairement faire : elle fait d'ailleurs qu'il existe des moulins pour opérer promptement ; mais elle les désapprouve sur-tout , parce que l'humidité végétative renfermée dans le tuyau qui continue d'agir dans le grain , n'a pas le tems de se combiner avec ses autres principes , & de lui procurer le dernier degré de maturité , à-peu-près comme il arrive à certains fruits qui achèvent de mûrir après qu'ils ont été cueillis , sur-tout lorsqu'on leur a conservé un peu de la tige à laquelle ils appartenoient.

Vannage & Criblage.

Lorsque les gerbes sont battues, le grain est encore mêlé & confondu avec les balles, la poussière, les petites pierres & des parcelles de paille : il est tems de les séparer au moyen du van, l'un des plus anciens instrumens de l'Agriculture ; afin de débarrasser l'aire & de continuer successivement jusqu'à ce que le grain soit battu.

Le défaut de sarclage, l'habitude de battre sur des aires malpropres, admettent nécessairement dans les grains des matières étrangères, que l'oubli des précautions, lors des semences, augmentent encore ; il faut donc, si on veut avoir des blés propres & sans mélange, imiter la pratique

de la bonne Fermière, qui, comme nous l'avons dit en parlant des soins employés dans ses greniers, multiplie les cribles qui, par leur construction, joignent à la faculté de rafraîchir le grain, celle de l'écurer & de le nettoyer parfaitement; elle a observé que, pour bien cribler, il ne faut pas expédier trop de blé à la fois, que six cents livres environ suffisent par heure, & qu'un jeune homme peut aisément faire tourner ce crible au moyen d'une manivelle.

Comme il importe peu à l'ouvrier chargé du criblage, que le blé soit parfaitement nettoyé, parce qu'il n'en reçoit pas moins son salaire, elle a encore observé qu'il étoit essentiel que la partie du bout du crible servant

à mouvoir l'auget, fasse beaucoup de bruit, afin que, d'une part, le grain soit tamisé avec plus de facilité ; & que de l'autre, l'homme employé à ce service ne puisse jamais en imposer sur l'activité & la continuité de son travail.

Des Pailles.

Celles de froment, d'orge & d'avoine, sont la base de la nourriture des animaux d'une métairie ; & par conséquent l'objet des soins de l'Econome, qui ne néglige rien pour les conserver dans la meilleure qualité sous des hangards & en meules élevées & construites à la manière des gerbiers.

Rien de plus important que de préserver les pailles de l'accès de l'hu-

midité ; celles qui ont été mouillées ou versées sur le champ, dans le tems que l'épi tenoit à elles, ne méritent pas d'être conservées pour les bêtes comme aliment ; il leur deviendrait très-funeste ; & communiqueroit une mauvaise odeur à la bonne paille qui l'environneroit.

La paille des blés mouchetés, quoiqu'entièrement consommée sous les animaux auxquels elle a servi de litière, ne doit jamais être employée à l'engrais des terres destinées aux fromens, parce qu'elle pourroit leur communiquer la carie, maladie qui n'est pas contagieuse pour les autres grains ; mais ce fléau est inconnu dans les champs du domaine de la bonne Fermière, qui, soignant ses semailles

comme il convient, les en préserve ; elle voudroit bien qu'on interdît l'usage où l'on est dans les villes de brûler la paille des lits, sous le prétexte qu'elle peut propager quelques maladies contagieuses, & qu'on la fît servir de litière aux bestiaux, plutôt que de la condamner aux flammes dans des rues très-peuplées ; plusieurs grands incendies n'ont pas eu d'autre cause.

A R T I C L E V I I .

Des Grains.

SOUS ce nom sont désignées toutes les plantes indistinctement dont la semence est farineuse ; mais nous ne conserverons cette dénomination qu'à la riche famille des graminées , de ces végétaux par excellence qui fournissent à tous les peuples de la terre leur nourriture fondamentale , & une partie de leur boisson.

Ces plantes ne croissent spontanément en aucun endroit , pas même dans leur pays natal ; par-tout il faut les cultiver , & leur produit est toujours en raison de la qualité du terrain qu'on leur donne , & des soins qu'on

en prend ; en un mot , c'est avec elles qu'on prépare le pain , la bouillie & les pâtes de différentes formes.

Nous ne nous arrêterons à faire aucune description de ces végétaux , ni à calculer le nombre de leurs variétés connues , ce seroit s'engager dans une immense nomenclature , que de vouloir même se borner à en indiquer les plus essentielles ; il suffit seulement de savoir qu'ils couvrent alternativement les meilleurs terres labourables , que la plupart prospèrent dans tous les climats , que leurs cultures peuvent se succéder dans le même sol , & que si le fond est trop riche , on peut le dégraisser , le châtier , en y employant de préférence une espèce plutôt qu'une autre ; telles

sont très en abrégé les généralités que l'on peut présenter sur les grains.

Maintenant nous aurions désiré pouvoir établir avec la même précision le rapport des grains comparés les uns aux autres, toutes choses égales d'ailleurs, sans admettre dans ce rapport aucun prodige de fécondité, parce qu'il n'existe pas de plantes qui n'en offrent des exemples, & que souvent l'enthousiasme qu'ils excitent, disparoît dès qu'on fait la plus légère attention aux soins particuliers, à l'étendue du terrain, & aux frais qu'il a fallu employer pour les opérer.

On fait qu'un des Intendans d'Auguste envoya en présent à Pline le Naturaliste, un pied de froment qui contenoit quatre cent tiges, toutes

provenant d'un seul & même grain ; on fait encore qu'un grain d'orge mis en terre, dans un jardin bien fumé , y avoit poussé une touffes de tiges , lesquelles , séparées & replantées , avoient produit , au bout de quinze mois , au-delà de dix-huit mille épis.

A ces merveilles de la Nature dans la reproduction des végétaux , il seroit possible d'en joindre une foule d'autres ; mais ce sont de ces faits extraordinaires où la Nature , en signalant son excessive libéralité , semble vouloir nous encourager à mériter ses bienfaits par nos soins & nos travaux assidus.

Tous les climats , tous les aspects , toutes les qualités de sol , ont leurs variétés particulières de grains , qui

appartiennent , pour ainsi dire , au pays où on les cultive depuis un certain tems : peut - être la Nature n'en a - t - elle produit qu'une seule espèce dans chaque classe , que la main de l'homme aura travaillée & modifiée de manière à établir une foule de nuances , perceptibles seulement pour ceux habitués à les voir & à en faire le commerce ; la bonne Fermière pense que le Laboureur doit s'en tenir à l'espèce qui y réussit le mieux , sans trop s'occuper des prodiges d'abondance attribués aux autres grains , en faisant en sorte seulement de les changer de tems en tems , pour prévenir leur dégénération , soit dans la qualité , soit dans le produit.

• Les différences essentielles entre les

grains considérés relativement à leur culture, à la qualité & à la nature de leur produit, peuvent se ranger en deux classes, en hivernaux & en marfais : les premiers sont ainsi nommés, parce qu'on les sème à la fin de l'automne, & qu'ils passent l'hiver ; & les autres, par la raison qu'on ne les sème qu'en Mars ; on sent bien qu'une plante qui ne demeure en terre que trois à quatre mois & demi au plus, ne sauroit produire une plante aussi vigoureuse & aussi bien fournie de grain que celle qui y passe neuf mois, & qui a le tems de fortifier & de multiplier ses racines.

Cette différence essentielle n'établit point cependant des espèces particulières, & la preuve c'est qu'on peut

ramener insensiblement le grain d'automne à devenir printanier, & *vice-versâ*, pourvu toutefois que les circonstances de la saison, la qualité du terrain & les soins de culture soient favorables pour leur faire perdre ou gagner, dans l'espace de tems convenable, cette propriété si marquée.

Ainsi, en semant les grains trois ou quatre années dans la même saison sur le même sol bien préparé, & par la même méthode de culture, il est difficile de distinguer dans chaque espèce leurs variétés si multipliées : les nuances se rapportent & se confondent tellement, qu'il est impossible ensuite de reconnoître s'ils sont originaires du midi ou du nord.

Nous observerons néanmoins que

tous les grains ne sont pas susceptibles de braver ainsi les rigueurs du froid : il y en a même , tels que le maïs , le sorgo , le millet , qu'un seul degré de glace suffit pour faire périr ; ceux là sont nécessairement l'objet des semailles de Mars , encore faut-il attendre que le danger des gelées blanches soit entièrement passé , & qu'on soit assuré à-peu-près de quatre mois consécutifs de chaleur pour compléter leur maturité : cela n'empêche point que , dans cette classe , il n'y en ait également de hâtifs & de tardifs , qu'il ne faut pas non plus dédaigner , vu qu'une semaine gagnée est quelquefois indispensable pour achever la maturité.

On ne sauroit assez multiplier toutes

les variétés des grains d'automne & de printems, parce qu'il peut arriver souvent que, dans le nombre, il s'en trouve auxquels les localités ne conviennent pas, tandis que d'autres y réussissent parfaitement, de manière que chaque année ils s'accoutument, s'identifient au sol & au climat ; quand on dit de ces grains que les uns prospèrent dans les terres maigres & légères, il faudroit dire qu'il est nécessaire de donner aux uns des terres plus fortes qu'aux autres ; il est constant que tous réussissent & sont plus abondans dans des fonds de bonne qualité, & qu'en cela ils suivent la marche ordinaire de la Nature.

Pendant leur végétation, les grains ont deux époques fâcheuses à redou-

ter : celle où la tige commence à se former ; la seconde est le moment de la floraison ; passé ces deux crises , la récolte en est constamment bonne , quoiqu'elle soit , comme les autres productions , assujetties à des variations particulières ; il y a donc des années d'abondance & des années médiocres ; rarement manquent-elles tout-à-fait.

Une fois les grains récoltés , battus , vannés & criblés , ils restent dans les mains du Fermier ou passent dans celles du Propriétaire citadin ou du Commerçant ; on ne sauroit douter que , si les uns & les autres avoient toujours soin de les faire nettoyer , la garde en deviendroit plus facile & moins dispendieuse , & ils en rehaus-

feroient la valeur marchande ; toutes ces grossières hétérogénités qui restent confondues dans les grains au moment de passer sous les meules , se pulvérisent avec eux ; ce qui nuit à la qualité de la farine & à la salubrité du pain qui en résulte.

Pour amener les grains à cet état de pureté & de beauté que les consommateurs desirent, on n'est pas assez pénétré des tourmens & des travaux qu'ils ont occasionnés : il faut avoir vécu un certain tems à la campagne , & suivi dans tous leurs détails les occupations des champs , pour avoir une idée des anxiétés dont le Cultivateur est agité depuis l'époque des semailles jusqu'à celles des récoltes , & depuis que ces gerbes sont amoncelées

celées en meules jusqu'à ce que les grains soient sur l'aire & dans les greniers. Combien on a eu raison de remarquer que l'homme étoit injuste , lorsque le tableau de l'infortune se trouvoit éloigné de ses regards ; écoutez les habitans des grandes cités , tranquilles au coin de leur foyer , nageant souvent au sein de l'abondance , se dire froidement entr'eux : les Fermiers nous feront payer le pain plus cher cette année-ci ; & ne tenir aucun compte d'une grêle désastreuse , ou d'autres accidens majeurs dépendans de l'atmosphère , & ne pas même daigner jeter un œil de compassion sur le sort de ces infortunés qui perdent à la fois leurs avances premières , leurs travaux & l'unique ressource

qu'ils avoient pour subsister.

Ces calamités, trop fréquentes sans doute, sont des leçons instructives pour la bonne Fermière : elle n'oublie aucune des précautions qui peuvent les lui faire éviter en tout ou en partie ; mais quel est son étonnement en lisant les écrits qui les révoquent en doute ! leurs auteurs parlant à tort, à travers de récoltes, de subsistances, d'approvisionnement, sans connoître un seul mot des élémens qui les produisent, & n'apperçoivent, dans les évènements les plus naturels, que de la malveillance, que des accaparemens & des exportations, comme si on pouvoit réunir les récoltes & les transporter au loin sans frais, sans témoin, sans emplacement & sans avaries.

Ces auteurs , qu'une ignorance profonde de tous les principes dénonce , font des calculs à perte de vue , ne voyant que ce qui est sous leurs yeux ; placés dans l'Isle-de-France , où l'on ne sème & ne récolte que du blé & de l'avoine , ils en concluent que , dans les bonnes années , la France a du grain pour deux ans , quand mille voix leur crient qu'une grande surface ne sauroit être également favorisée du ciel , que les semailles & les récoltes n'ont pas lieu par - tout à la même époque ; qu'il y a eu des départemens qui ont été gelés , grêlés , rouillés , versés sur pied par les vents hâleux , ou par la pluie ; que tous les cantons ne sont pas propres à la culture des blés , qu'il faut bien qu'il y-en ait

qui s'occupent de nous procurer de la boisson, de la viande, de la toile, du bois de charpente, de charronnage & de menuiserie; enfin du combustible, &c.

Que résulte-t-il des écrits de ces docteurs présomptueux? Ils allument, échauffent, provoquent des mouvemens populaires, réveillent toutes les passions, justifient tous les prétextes, tourmentent & embarrassent les administrations; faut-il s'étonner ensuite, s'il est si difficile aujourd'hui d'éclairer sur les avantages de la circulation intérieure des grains? l'instruction produit tous les biens, & l'ignorance tous les maux.

C'est à la plupart des habitans de la capitale que la bonne Fermière croit

qu'il convient d'adresser ces reproches , assurément bien fondés ; ils ne paroissent dans les campagnes que quelques instans pour en admirer les paysages ; ne voyant jamais qu'un instant ceux qui la vivifient , ils prennent de leurs habitudes & de leurs besoins de fausses idées : ils ont , par exemple , la manie de croire qu'il faut nécessairement que le pain dont ils se nourrissent soit bien blanc , bien léger , & par conséquent de put froment : leur opinion va même jusqu'à croire que le sort de quiconque subsiste du pain qui ne réunit pas ces qualités , est réellement à plaindre ; ils ignorent sans doute que plusieurs milliers de leurs frères , sans se regarder plus malheureux , ne vivent que d'un pain

mat & bis, dépourvu par conséquent de cette extrême blancheur ridiculement vantée, & que leur aliment plus nourrissant a encore l'avantage d'être plus salulaire.

Eloignée de donner exclusion aux autres formes sous lesquelles les grains servent de nourriture, la bonne Fermière pense encore qu'on ne sauroit non plus trop ridiculiser cette manie du jour qui propose de tout mettre en pain, sans faire attention que c'est absolument contre le vœu de la Nature, que l'on s'obstine à vouloir réduire les farineux indistinctement à une seule & même préparation.

Au nombre des secrets de la bonne Fermière pour tirer un parti avantageux de sa métairie, il faut compter

la méthode qu'elle a adoptée de varier les cultures, & de ne pas borner les ressources alimentaires à un seul ordre de plantes ; en admettant celles dont la végétation ne suit pas la même marche, elle rend moins préjudiciable aux récoltes l'inclémence des saisons ; une production réussit dans un tems humide , par exemple , qui seroit nuisible à l'autre ; ce n'est donc qu'en multipliant les moyens alimentaires , qu'on peut assurer la subsistance dans dans tous les cas.

Elle pense encore qu'on a de fausses idées sur les produits des récoltes en France, & sur la manière de former des approvisionnemens , fondée sur ce qu'on détruit le commerce dès qu'on le gêne , & que ce n'est jamais

par aucun moyen vexatoire qu'on parviendra à étaler l'abondance dans les marchés ; les emmagasinemens faits par les Corps Administratifs sont à ses yeux ce qu'il y a de plus ridicule , à cause des pertes immenses qui en sont nécessairement la suite ; il est bien certain que , si , avec l'argent qui a été consommé pour cet objet les deux années qui ont suivi la révolution , on avoit construit des canaux , l'arrivée des grains & des farines auroit été plus favorable , & il resteroit au moins quelque chose d'utile de tant de millions gaspillés.

Son patriotisme lui fait compter assez sur des bons esprits pour espérer qu'aussitôt que le calme sera rétabli , les renseignemens sur cette matière

arriveront de tous les départemens , fans qu'il soit nécessaire de les exciter par aucune promesse , par aucune perspective d'encouragement ; n'est-ce pas déjà une récompense très-flatteuse que celle d'avoir été utile à ses concitoyens dans la partie la plus importante de leur subsistance , de leur commerce & de leurs richesses territoriales ?

Est - ce un bien , est - ce un mal , que les Administrations , pour assurer la subsistance journalière , se livrent aux détails du commerce des grains & des farines ? La bonne Fermière pense que , si les récoltes étoient constamment bonnes , il ne faudroit ni compagnies , ni magasins , parce que la concurrence entre les mar-

chands & les boulangers suffiroit à peine pour entretenir l'abondance ; mais malheureusement les années ne sont pas toujours les mêmes : ajoutez à cela les basses eaux, les gelées, les débordemens des rivières, les mauvais chemins pour arriver au moulin, toutes circonstances qui nécessitent des magasins.

Mais les Administrateurs élus par le peuple pour trop peu de tems, ne feront jamais assez au fait pour exercer une surveillance salutaire sur cette partie de la subsistance publique ; trompés & volés par les agens subalternes, il en résultera des abus de plus d'un genre ; mais s'il est important que la ville de Paris ne fasse point par elle-même ses approvisionnemens,

il convient au moins qu'elle en ait un dans son arrondissement.

Il existoit autrefois à Corbeil une compagnie chargée de ce soin, que l'on a accusé de faire renchérir les blés, à cause de la très-grande quantité qu'il en falloit ; sans examiner si ce reproche est fondé, on pourroit toujours l'éviter, en confiant une pareille entreprise à une cinquantaine de Fariniers, à chacun desquels la ville de Paris feroit un prêt de cinquante mille livres sans intérêt, sous la condition qu'ils seroient tenus d'avoir toujours en magasin mille sacs de farine, du poids de trois cents vingt-cinq livres, sur lesquels il y auroit un douzième de farine bise, & qui formeroit un complément de cinquante mille sacs de

farine pour l'approvisionnement de la capitale ; cette farine , supérieurement entretenue , seroit renouvelée par le Propriétaire qui en feroit journellement commerce , & visitée régulièrement par des Commissaires intégres , nommés pour en inspecter la qualité & la quantité.

La Municipalité de Paris , qui , dans un renchérissement inopiné , auroit toujours à sa disposition cinquante mille sacs de farine pour couvrir le carreau de la halle , n'auroit qu'une avance de fonds à faire de deux millions cinq cents mille livres , & l'intérêt à cinq pour cent formeroit une somme de cent vingt-cinq mille livres qu'il en coûteroit chaque année , au lieu de millions qu'on a perdus en laissant

laissant détériorer la denrée, en finissant toujours par la vendre aux Amidonniers.

Lorsqu'en 1764 le Gouvernement voulut faire le commerce des grains & des farines, non dans l'intention de spéculer, mais pour assurer la subsistance dans les tems les plus difficiles, les Préposés seuls s'enrichirent, & l'Etat perdit des sommes exorbitantes. Eclairé ensuite par ses fautes, il n'a jamais eu plus de sécurité sur le compte de ses approvisionnemens qu'en chargeant quelques commerçans de les faire à sa place.

Si on veut peser ces considérations sans partialité, on verra que le mode proposé seroit le moins onéreux à la ville de Paris : moyennant cet arran-

gement, les farines seront toujours en bon état, parce qu'elles auront pour surveillant immédiat l'industrie du Propriétaire, c'est - à - dire l'œil du maître.

Du Froment.

Il n'en existe, à proprement parler, qu'une seule espèce, qui varie par la forme des épis & par la couleur des grains : il existe des blés barbus, & non barbus ou ras.

On peut réduire à deux le nombre des espèces de fromens, que quelques Auteurs ont divisés à l'infini : les blés fins ou tendres, les blés durs ou glacés. Les premiers semblent appartenir plus spécialement aux cantons septentrionaux & au sol humide :

leurs caractères généraux sont d'être un peu flexibles sous la dent, d'offrir intérieurement une matière très-blanche, d'avoir l'écorce mince, lisse, jaunâtre ou blanchâtre ; les blés de Pologne occupent le premier rang dans cette classe : ils s'écrasent plus aisément sous les meules, & donnent une farine avec laquelle on prépare un pain fort blanc.

La sécheresse & la chaleur du climat produisent plus particulièrement les blés durs ou glacés ; aussi voit-on qu'ils approchent davantage de cet état dans tous les climats, à mesure que la saison a été plus brûlante ; ces blés se cassent sous la dent plus net que les blés fins, & présentent dans leur cassure une couleur grise ; les blés

de la Sicile tiennent en ce genre le premier rang.

Épeautre.

Cette espèce de froment n'est guère cultivée que dans les montagnes & sur les meilleurs terrains : il résiste mieux au froid que les autres variétés de blé.

L'épeautre ressemble assez à l'orge par la manière dont ses épis sont disposés ; il est sec, de couleur rougeâtre : bien nettoyé & parfaitement moulu, il donne une farine peu abondante ; mais le pain qui en résulte est blanc, léger, à cause de la matière glutineuse que le froment contient, exclusivement aux autres grains ; mais il faut nécessairement y ajouter un

peu de sel, autrement il seroit fade ,
& par conséquent pesant sur l'estomac.

Du Seigle.

Ce grain réussit dans les terres légères où le froment n'auroit qu'une végétation médiocre , & il a plus de qualité dans les pays froids que dans les climats chauds : le seigle exige d'ailleurs les mêmes soins de culture que le blé, avec lequel on l'associe souvent.

On distingue dans le seigle, comme dans le froment, différentes nuances de bonté : le meilleur est clair, peu alongé, gros & pesant ; la plupart des causes qui altèrent le blé influent également sur le seigle, les mêmes moyens le garantissent.

La paille de seigle étant plus longue & plus flexible qu'aucune autre, la bonne Fermière consacre, chaque année, quelques arpens à sa culture, afin d'avoir de quoi lier les gerbes & faire des toitures aux maisons; d'ailleurs, son grain entre toujours pour une certaine quantité dans la composition du pain de froment que consomment les gens.

Méteil.

C'est un mélange de froment & de seigle semés & récoltés ensemble dans des proportions différentes, ce qui a donné lieu aux dénominations de *méteil*, *gros méteil*, *petit méteil* & *blé ramé*.

Les désavantages réels de cette cou-

tune préjudiciable à l'économie , ont frappé la bonne Fermière ; en effet , elle a éprouvé que c'est un abus de cultiver dans un champ d'une même veine de terre ces deux grains , puisque l'un est mûr plutôt que l'autre , & que chacun exige une qualité différente de sol & d'engrais ; on a beau objecter que ces plantes , végétant concurremment , se prêtent des secours réciproques, jamais l'expérience, en plein champ, n'a justifié ce prétendu phénomène.

Nous avons déjà parlé des autres inconvéniens qui résultoient de porter au marché des grains ainsi mélangés , & de les envoyer au moulin : ils n'ont pas échappés non plus à la bonne Fermière , qui les rappelle souvent

aux Cultivateurs dont elle est environnée ; mais les vérités ont une peine infinie à braver les préjugés : il faut aux hommes une longue expérience , des exemples soutenus , & la leçon du malheur , pour entraîner leur conviction.

De l'Orge.

Dans les pays à brasserie , l'orge est , après le froment , le grain qu'on cultive avec le plus de soin : la terre qui lui est destinée doit être bien préparée par des labours profonds & croisés , afin que la racine puisse facilement s'enfoncer : c'est pour cette raison que son succès est à-peu-près assuré dans le sol où l'on a recueilli des racines potagères.

L'orge est de tous les grains celui qui exige le plus d'être coupé en parfaite maturité, vu que son enveloppe est extrêmement susceptible de s'échauffer & de fermenter : mondé de sa première enveloppe, il ressemble, pour la couleur & pour la forme, à un blé de Mars ; le meilleur est dur, pesant, se cassant avec difficulté sous la dent, & présentant dans sa cassure une matière farineuse compacte.

Tous les arts ont eu leur enfance, & le procédé le plus simple aujourd'hui étoit autrefois très-compiqué ; qui auroit cru, par exemple, qu'un jour l'orge, revêtu de deux écorces, s'en trouveroit tout-à-fait dépouillé sans perdre de sa texture, & qu'on parviendroit à lui donner une forme

ronde, pour préparer ce qu'on appelle vulgairement *orge mondé* & *orge perlé* ?

Avoine.

Différentes expériences ont été faites comparativement pour savoir si, parmi les grains de Mars qu'on cultive, il étoit plus avantageux de préférer l'orge à l'avoine : le premier, plus farineux, peut servir de nourriture aux hommes & aux bestiaux ; le second n'est utile que pour les chevaux.

On objecte que l'avoine ne se sème que sur les terres maigres ; mais il n'est pas encore bien prouvé que l'orge épuise davantage le terrain : toujours est-il certain que la paille d'avoine est très-recherchée par les

vaches, & les entretient en bon état pendant l'hiver.

Du Maïs.

La bonne Fermière regarde ce grain comme un des plus beaux présens que le nouveau monde ait fait à l'ancien ; car, indépendamment de la nourriture salutaire que les habitans des cantons méridionaux en retirent, il n'y a rien que les animaux de toute espèce aiment autant, & qui leur profite davantage ; il fournit du fourage aux bêtes à corne, la ration aux chevaux, un engrais aux cochons & à la volaille.

Quand la terre est disposée à recevoir le maïs, on le sème par rayons à deux pieds & demi de distance en tout sens ; à peine a-t-il acquis trois

pouces de hauteur , qu'on rapproche la terre du pied, ce qu'on répète peu de tems après, & on la butte dès que le grain commence à se former dans l'épi ; à l'égard de la récolte , elle n'est pas non plus difficile : on arrache les épis auxquels on laisse une partie de l'enveloppe , on en forme des paquets qu'on suspend en dehors & en dedans des habitations pour le faire sécher , & on le bat dans un sac.

Les avantages économiques du maïs font bien regretter à la bonne Fermière que tous les cantons ne puissent en profiter, puisque cette plante gèle aisément, & que, comme elle exige quatre mois au moins d'une végétation non interrompue, elle ne sauroit convenir aux départemens situés au nord de la France.

Du Millet.

Ce nom donné également au maïs, appartient plus spécialement à un genre de plante qu'on sème en pleine campagne & dans les jardins, par table de trois ou quatre rangées, dans une terre bien préparée, & dès qu'il n'y a plus rien à craindre du froid.

A mesure que la tige de cette plante s'élève, le collet se déchauffe : il faut donc la serfouer, & ensuite la butter avant qu'elle ne fleurisse ; alors, elle ne souffre pas autant de la sécheresse, & profite beaucoup.

Le changement de couleur du millet indique assez qu'il approche de la maturité : il faut le cueillir ; car, si on attend, on perd beaucoup de grains,

& on infectera le champ pour l'année suivante.

La semence du petit & du grand millet est farineuse ; mais sa petitesse & l'épaisseur de son écorce devroient en faire restreindre l'usage aux volailles ; le sorgo doit leur être préféré, soit comme grain, soit comme fourrage.

Du Sorgo.

On le nomme aussi millet d'Afrique : il se sème par rangées distantes les unes des autres de deux pieds : il reste à l'éclaircir lorsqu'il est levé , à le sarcler & à le butter à - peu - près comme le maïs ; la plante s'élève promptement à la hauteur de sept à huit pieds , & porte des panicules chargées de graines , qu'on recueille

dans le courant d'Octobre ou au commencement de Novembre : son rapport est le double de celui de froment.

La culture du sorgo a eu ses enthousiastes & ses détracteurs : les uns l'ont vanté comme une plante merveilleuse capable d'enrichir nos campagnes , sans jamais affecter le sol ; les autres ont tenu un langage diamétralement opposé ; mais elle ne sauroit constamment réussir dans les cantons septentrionaux de la France , parce qu'elle craint singulièrement le froid , mais la seule inspection de la multiplicité des chevelus des racines suffit pour démentir l'affertion ; il faut convenir aussi que le défaut de succès qui a fait abandonner ailleurs sa culture , peut venir également de ce que

l'ayant semé trop dru , il aura été impossible de lui donner les divers travaux de culture qu'elle exige pour fournir une abondante moisson.

On fait que le sorgo en gruau constitue la nourriture fondamentale de plusieurs cantons de l'Afrique ; que les cochons & les volailles en sont extrêmement friands : on peut même étendre les ressources de ce grain en mêlant sa farine avec la pulpe de pommes-de-terre, & en faire du pain ; cette forme , sous laquelle la bonne Fermière donne , par préférence , les farineux aux animaux , lui procure une grande épargne , & n'a aucuns inconvéniens.

Du Sarrafin.

Ce grain, riche en son & pauvre en farine, s'écarte un peu de ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent, & qui appartiennent à la riche famille des frumentacés : malheur au Cultivateur obligé d'en faire le fond de sa nourriture sous forme de pain, il n'en existe pas de plus mauvais ; la farine manquant de ce liant qui constitue la perfection de la pâte, son usage est bien meilleur dans l'état de bouillie, pourvu néanmoins que les colons aient le moyen de la préparer avec du lait ; car si c'est l'eau qui sert d'excipient, ils ont le teint livide & un état de foiblesse qui prouvent assez combien cette nourriture les soutient

peu ; on donne ce grain avec plus de succès à la volaille & aux cochons.

Le sarrasin est employé comme grain , comme fourrage & comme engrais : on l'enterre quand il est prêt de fleurir , & le sol dans lequel il pourrit s'améliore ; à ces avantages , nous joignons encore celui de pouvoir être semé vers le 15 Juillet , & de succéder à une récolte de seigle ; malgré cela , ce grain , originaire de l'Afrique , n'auroit pas manqué d'être pros crit du royaume par *Sully*, si , du tems de ce grand homme , le maïs & la pomme-de-terre eussent été plus répandus , ou leur utilité mieux appréciée.

Le sarrasin n'a à craindre que les grandes chaleurs & les premières

gelées, qui souvent perdent la récolte sans ressource ; on peut prévenir, à la vérité, cet accident, en plaçant çà & là, autour de la pièce qui en est couverte, des petits tas de pailles, d'herbes, de genets & de racines, auxquels on met le feu : la flamme, poussée par le vent sur le farrasin, empêche les effets du froid.

Quel abus de consacrer de bonnes terres à la culture du farrasin, lorsqu'elles conviendroient si bien à celle du froment ! Le sol le plus maigre lui convient le mieux, & le grain est en même tems plus farineux, & a la propriété de désinfecter le sol des mauvaises herbes qui l'épuisent ; mais comme la paille n'est bonne qu'à faire un mauvais fumier, on la brûle dans les

pays où le bois est rare, & les cendres, après avoir servi aux lessives, donnent encore un assez bon engrais pour les terres fortes ou pour les prairies couvertes de mousse.

Du Riz.

La culture de cette plante presque aquatique, qui nourrit deux fois plus d'hommes que le froment, & prospère au midi des quatre parties du monde, s'éloigne un peu de celle des autres grains ; mais cette culture décrite dans tant d'ouvrages, nous dispensera de la donner ici : nous observerons seulement que la bonne Fermière, familière avec les écrits des Voyageurs qui ont parcouru les pays à riz, croit qu'il faut continuer d'en tirer ce que nous

en consommons, parce qu'il n'existe pas de plante dont la végétation nuise davantage à la santé & à la population ; & que, quand bien même le petit riz de la Chine pourroit, comme on l'a annoncé, réussir dans les lieux inondés & à sec, il n'y auroit pas de bénéfice de l'admettre au nombre de nos cultures indigènes.

Sans chercher à diminuer les éloges prodigués au riz, il paroît certain que, si l'on vouloit comparer les travaux que demande ce grain avec ceux du froment, on verroit que l'air & l'humidité fangeuse au milieu desquels il germe, croît & mûrit, ne respectent pas davantage son organisation ; il faut disposer également la terre par les labours à recevoir le riz ; à peine

est-il déposé dans la cavité qui doit lui servir de berceau , qu'il est déjà menacé par les animaux.

Echappe-t-il à la rapine des oiseaux, des rats & des insectes, les accidens & les maladies l'assiègent de toutes parts, une surabondance de suc nourricier le rouille, un coup de vent fait ployer la tige, les pluies accompagnées d'orages, pendant la floraison, delayent & entraînent les poussières fécondantes, la grêle hache le pannicule, les plantes parasites l'énervent; enfin, pour abréger, l'attente du Cultivateur du riz est aussi souvent trompée que celle du Laboureur, indépendamment des travaux que le riz exige pour devenir marchand, se conserver & servir à la nourriture.

ARTICLE VIII.

*Inconvéniens qui arrivent aux
Grains pendant leur végétation.*

LES grains sont souvent exposés à l'action de plusieurs causes , qui , pendant qu'ils sont sur pied , interrompent le cours de leur végétation à différentes époques , & les altèrent plus ou moins sensiblement ; ces causes peuvent être rangées dans trois classes.

*Accidens des Grains ; Maladies des
Grains ; Animaux destructeurs
des Grains.*

Nous sommes bien éloignés d'imaginer que , malgré les efforts réunis de la bonne Fermière & de ses agens

secondaires , il soit en leur pouvoir de garantir toujours les grains au moment où on vient de les confier aux sillons ; pendant qu'ils se développent , & après qu'on les a récoltés , des ennemis semblent leur déclarer une guerre continuelle ; mais on verra , avec intérêt sans doute , qu'il est très-possible d'en diminuer considérablement les effets , moyennant quelques précautions , des soins peu embarrassans & peu coûteux.

Accidens des Grains.

L'un des plus redoutables , c'est la *rouille* : elle survient presque toujours à l'instant précisément où les grains sont dans une vigoureuse végétation ; il règne quelquefois, quail
il

il fait chaud, une humidité qui, dilatant le tissu des feuilles, donne occasion à l'épanchement d'un suc mucilagineux qu'on nomme le *miellat*; cette liqueur, par sa consistance, bouche les pores de la peau, intercepte & arrête sa transpiration, d'où il suit que le grain est presque réduit à rien.

Si la pluie survient, ou beaucoup d'agitation dans l'air, la liqueur extravasée s'étend & coule, ce qui enlève très visiblement les germes de la rouille; mais l'Econome a observé qu'en coupant les feuilles rouillées en automne, ou de bonne heure au printemps, il en pousse de nouvelles qui prospèrent mieux que si on ne faisoit pas ce retranchement.

O

Il a encore observé que les terres dans lesquelles on a rendu l'engrais du parcage trop considérable , sont plus sujettes à cet accident que d'autres : il faudroit laisser les troupeaux moins de tems dans le parc , ou lui donner encore plus d'étendue , ou y renfermer moins de bêtes à laine ; que les Cultivateurs , en outre , aient soin de ne pas faire couper les premiers les grains qui ont souffert de la rouille , afin que , s'il venoit à pleuvoir pendant la moisson , la paille soit lavée.

Les vents impétueux font un tort considérable aux grains en les faisant verser ; la tige , plus ou moins ployée , souffre une espèce d'étranglement , la sève , interrompue dans son cours ,

ne monte plus jusques dans l'épi , & le grain , s'il n'est pas encore bien avancé , prend peu de nourriture & demeure imparfait.

On vient à bout de diminuer cet inconvénient aussi fâcheux que la rouille , en suivant la pratique des semailles claires , en économisant l'engrais & en coupant , pendant l'hiver , les feuilles , ou les faisant brouter par le gros bétail.

On sait que si , pendant la floraison , il tombe des pluies abondantes accompagnées d'orages , les poussières des étamines sont délavées , dissoutes & entraînées ; en sorte que les grains qui n'ont pas été fécondés demeurent petits & vuides ; que si cette pluie pénètre dans la texture du grain en

lait, il abonde en écorce, devient bouffi, & n'est pas de garde ; enfin, si cette humidité se prolonge jusques même après la moisson, au lieu de se perfectionner dans la gerbe & d'achever sa maturité à la grange, il s'échauffe & germe au milieu des champs ; mais, comme nous l'avons fait remarquer, on peut trouver, dans la manière de recueillir les grains, les moyens de les mettre à couvert de l'humidité qui leur fait tant de tort, en mettant les grains en petites meules sur le champ même où on les a récoltés, & aussitôt qu'ils ont été sciés.

La grêle, ce fléau de l'atmosphère, d'autant plus terrible, que souvent il n'exerce ses ravages qu'au moment où l'espoir d'une abondante récolte

dédommage les Cultivateurs de leurs travaux & de leurs avances ; la grêle est encore un malheur dont il est difficile de se garantir.

Dans les tems d'ignorance , on étoit tellement persuadé que la grêle portoit avec elle un poison mortel capable de nuire aux productions qu'on essayoit de faire venir aussitôt après sa chute , qu'on laissoit le terrain en friche pendant quelques années ; mais il est reconnu aujourdhui que ce météore n'est qu'une eau très-pure congelée, qui ne peut occasionner d'autres effets que de refroidir momentanément le sol sur lequel elle est tombée, & d'agir mécaniquement sur les végétaux qu'elle hache & meurtrit.

Ainsi, l'Econome n'a garde de

faucher le feuillage des racines potagères, sous le prétexte que c'est un moyen d'accélérer la renaissance de la pampre, & il fait qu'il est possible de tirer encore parti des terrains ravagés par la grêle, pourvu néanmoins que la saison soit encore en état de favoriser le développement de nouvelles plantes qu'on y sème, après un coup de charrue; &, en supposant qu'elle soit trop avancée pour que les grains arrivent à maturité, qu'ils procurent un fourrage de plus aux bétiaux.

Mais si l'on ne peut mettre le grain une fois développé à l'abri des accidens qui dépendent entièrement de l'atmosphère, les Cultivateurs sont heureusement dans une position moins

critique à l'égard des maladies , & des animaux qui l'attaquent & le détruisent.

Maladies des Grains.

Tout est soumis aux loix générales de la Nature : l'homme , les animaux , la plante , ont tous leurs maladies qui causent parmi eux des ravages , dérangent leur organisation , les rendent incapables de servir à la reproduction de l'espèce , & aux usages auxquels ils sont destinés ; mais s'ils ont leurs maladies , ils ont aussi leurs préservatifs & leurs remèdes : une étude attentive apprendra sans doute à les mieux connoître.

Les maladies principales qui attaquent les grains , sont de quatre espèces ; savoir : la *carie* , le *rachitisme* ,

le *charbon* & l'*ergot* ; il ne s'agit pas, comme dans les accidens dont il a été question plus haut, d'une simple altération de la paille, de la maigreur des épis, de la petitesse des grains & de leur germination, c'est une monstruosité particulière qui annonce la perte du grain avant sa formation ; c'est un épi composé d'une poussière noire & sèche, sur laquelle on diroit que le feu a exercé son action, ou bien accompagné d'une tumeur ou excroissance feuilletée, plus ou moins volumineuse ; enfin, c'est un grain qui conserve jusqu'à la moisson sa forme extérieure, mais qui, au lieu de se trouver rempli d'une substance blanche & inodore, ne contient plus qu'une matière pulvérulente, grasse,

noirâtre & infecte , enfin une vraie peste des semences.

Dans le nombre de ces maladies , il y en a de particulières au froment , & aucune ne l'affecte plus cruellement que la *carie* : un seul épi qui en est affecté , écrasé sous le fléau du batteur , suffit pour vicier un setier de semence ; mais un phénomène assez singulier , c'est que cette maladie contagieuse pour le blé , ne le soit nullement pour les autres grains de la même famille.

Pour se convaincre que la carie est à la surface du grain qu'on sème , & qu'elle ne sauroit être l'ouvrage de l'atmosphère , du terrain , ou d'une des parties constituantes détruites , il suffit d'observer que , dans le même champ , sous le même ciel & parmi

plusieurs pièces de blés appartenantes à différens particuliers , il y en a un tiers ou un quart infecté , tandis que d'autres en offrent à peine un épi : il suffit de voir que le dérangement des parties organiques de la plante est décidé avant qu'il soit possible d'apercevoir ce qui peut l'avoir occasionné ; les météores n'engendrent donc rien , ils développent seulement les germes préexistans. Une semence qui n'est pas mûre , des semailles tardives , des labours frais , une terre mal façonnée , les brouillards , le hâle du printems ; enfin toutes les circonstances défavorables à la végétation , peuvent concourir à rendre cette maladie plus formidable ; la plante alors souffre : dès - lors , le

germe dont elle est infectée se développe, & la plante, languissante, affoiblie, ne sauroit se dérober à la contagion.

Si la maladie dont il s'agit est la plus désastreuse pour le froment, elle est en même tems la plus facile à prévenir : le spécifique est par-tout sous la main du Cultivateur intelligent ; parmi les recettes proposées dans cette vue, il n'en est point dont le succès ait été constaté par un plus grand nombre de faits avérés qu'une lessive de cendres de bois, animée par la chaux-vive, dans laquelle on plonge, à différentes reprises, la semence, en évitant de se servir de fumiers de paille de blés cariés, à moins qu'ils ne soient bien consom-

més : il faut encore bien secouer les sacs, nettoyer les granges & les greniers dans lesquels auroient été renfermés des blés mouchetés.

La seconde maladie, également particulière au froment, c'est le *rachitisme*, ou le froment avorté ; la forme de ce grain contrefait n'a presque aucune ressemblance avec celle du froment sain : il est sillonné dans toute sa longueur : le fourreau, les balles, les barbes sont contournés & recoquillés à mesure que l'épi sort de l'enveloppe, & que la plante avance vers la maturité ; sa couleur change, & de verte qu'elle étoit, elle prend une nuance bleuâtre, & passe au brun plus ou moins foncé.

La substance que ce grain renferme
étant

étant humectée, présente au microscope les fameuses anguilles aperçues par *Needham* ; cette maladie du blé, assez commune en Italie ; l'est infiniment moins dans nos contrées.

Le charbon se présente sous un aspect étonnant : l'épi tout entier se pourrit, se dessèche, & est converti en une poussière noire, inodore & comme brûlée, & il n'en reste plus que le squelette qui se brise aisément : les ravages de cette maladie sont bien plus considérables encore dans l'orge & l'avoine que dans le froment ; mais il ne paroît pas qu'elle se propage par voie de communication comme celle de la carie ; cette inoculation, du moins, paroît infiniment plus difficile.

Le maïs est aussi exposé à une ma-

ladie qui lui est particulière, & qu'on nomme également le *charbon* ; ce sont des tumeurs charnues qui varient de grosseur & de forme, tantôt sur la tige & les feuilles, tantôt sur les épis : les fleurs & les fruits se convertissent, en se desséchant, en une poussière noirâtre semblable à celle que renferme la vessie-de-loup ; mais heureusement elle n'est pas contagieuse comme celle de la carie ; & , loin d'alarmer le Cultivateur , elle doit être pour lui le présage d'une riche moisson : il peut à son gré l'extirper avec la main lorsqu'elle est commune.

Le remède, à cette maladie, consiste à enlever à propos ces tumeurs sans offenser la partie à laquelle elles adhèrent, & à couper les *pannicules*

avant que les anthères ne mûrissent , le suc séveux n'étant pas détourné de son cours , circule librement , aboutit à l'épi & le nourrit.

Une maladie qu'on peut regarder encore comme particulière au seigle , c'est l'*ergot* , quoiqu'elle se manifeste aussi dans d'autres graminées ; elle est ainsi nommée à cause de la ressemblance de la graine qui en est le produit , avec l'*ergot* d'un coq de basse-cour ; on le reconnoît encore à la couleur qui est d'un violet sombre : sa foible adhérence dans la balle fait qu'il tombe en partie , soit en sciant , soit en transportant la gerbe de manière qu'il en arrive peu à la grange ; cette difformité du grain ne se reproduit pas , elle ne semble avoir rien de contagieux.

Les terres basses & humides favorisent singulièrement la production de l'ergot, dont l'abondance est le signal d'une bonne récolte : sa séparation n'est pas difficile, & il ne faut pas la négliger ; car des expériences suivies démontrent que sa présence, en certaine proportion dans le pain, pourroit être préjudiciable à la santé.

Outre les accidens & les maladies auxquels les grains sont sujets pendant leur végétation, il peut y avoir encore d'autres circonstances qui donnent lieu à des états particuliers ; il en est de même des animaux, dont les maladies principales sont connues & les variations infinies ; cela ne doit pas empêcher de chercher les moyens de prévenir celles dont on a découvert la nature & l'origine.

Animaux destructeurs des Grains.

Les productions végétales ont chacune leurs ennemis particuliers, qui semblent les menacer sans discontinuer ; les oiseaux & les pigeons fondent sur les semences à l'instant où on vient de les répandre, si elles ne sont pas suffisamment enterrées & recouvertes, & qu'elles n'aient pas été trempées dans une lessive âcre ; si on oublie de fermer le colombier, & d'écarter, par des épouvantails, les francs-moineaux, dont le larcin annuel est estimé à près d'un demi-boisseau par chaque tête, sur-tout dans le voisinage des bois & des lieux habités.

Le poison & les pièges de différentes

espèces ont été employés tour-à-tour contre les taupes, sans succès marqué; rien de plus difficile à détruire que ce petit quadrupède, si funeste à l'Agriculture : il ne boit point, & trouve dans les entrailles de la terre qu'il habite sa nourriture, qui consiste en racines & en vermicelles.

Comme c'est vers la fin de l'hiver que la taupe est la plus ardente à l'ouvrage, & qu'elle pratique un plus grand nombre de taupinières, c'est aussi dans cette saison que l'Econome s'occupe à lui faire une guerre offensive; quand la taupinière est fraîche & isolée, il donne un grand coup de bêche, & verse une bouteille d'eau à l'embouchure du boyau, l'animal, qui ne peut être éloigné, surnage,

cherche à fuir, & se laisse prendre avec la main.

L'Econome a encore remarqué qu'en approchant l'oreille du boyau d'une taupinière qui n'a aucune communication avec les voisines, & touffant en même tems, la taupe effrayée se fait entendre par de vives agitations; alors, on ne peut la manquer, soit qu'on y jette de l'eau, soit qu'on découvre, avec la bêche, la taupinière & la taupe, qui ne s'enfonce jamais à plus de quinze à dix-huit pouces.

La nature du sol, les saisons & leurs vicissitudes favorisent encore la production de quantité d'animaux qui détruisent les espérances des récoltes; tels sont les mulots & les souris de

terre ou mulots à courte queue ; jamais ils n'habitent que les champs : quand les pluies sont abondantes , & que les localités leur plaisent , ils multiplient si prodigieusement , qu'ils couvrent en peu de tems les campagnes ; ils emportent le gland nouvellement semé : ils suivent le sillon tracé par la charrue , dévorent le froment & l'avoine ; quand ces grains leur manquent , ils se répandent dans les prairies naturelles & artificielles , dans les bois , dans les jardins , & détruisent le germe des récoltes futures ; en un mot , eux seuls font plus de tort aux semis de toute espèce que tous les autres animaux réunis.

Quoique les pieds des chevaux ou

des bœufs , en labourant , détruisent beaucoup de mulots , & que des animaux plus forts qu'eux les mangent , il faut cependant avoir recours à d'autres moyens pour éviter leur dommage : on leur tend des pièges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre semée , & leur jette une noix bouillie dans une lessive de soude , ou grillée , qu'ils préfèrent aux glands ; d'ailleurs , la bonne Fermière croit qu'il est toujours dangereux d'employer les appâts empoisonnés dans cette circonstance , vu qu'on n'a que trop d'exemples dans les campagnes , d'accidens funestes dont les hommes & les animaux domestiques font quelquefois la victime.

Son Econome a encore essayé un

P v

moyen usité avec succès dans quelques endroits : il prend des mèches soufrées qu'il allume & qu'il introduit dans le trou du mulot, qu'il rebouche avec une motte de terre, afin que la vapeur ne puisse s'échapper : elle suit toute les directions de la galerie souterraine, & les mulots sont suffoqués.

Est-il encore une grêle plus destructive que les insectes ? Ils attaquent toutes les propriétés, & souvent c'en est fait des fruits de l'année ; dans le nombre, il s'en trouve qui n'appartiennent ni à la grange, ni au grenier : ils se montrent souvent au champ sous forme de papillon à l'époque où les épis ont commencé à se former ; & après avoir exercé, dans l'état de chenille, leurs ravages sur le grain

encore tendre , ils restent en terre pour s'y changer en chrysalide , & reparoître au retour de saison. Comment leur faire la loi ?

Ces insectes sortent quelquefois des habitations pour aller au gré des vents déposer dans les champs sur les pièces de grains , leur nombreuse postérité , témoin la chenille de l'Angoumois , qui dévora , en 1760 , les récoltes de ce canton , & celle qui s'est montrée dans le Poitou en 1785 , dont le tort qu'elle produisit fut également très-préjudiciable. .

Ces fléaux des moissons ne sont heureusement que passagers ; car le mal était déjà produit quand on a pu s'en appercevoir : il est difficile alors d'y remédier. Comme , en effet , les

anéantir ? à moins que les pluies continuelles , les gelées fortes , & d'autres grands moyens favorables à leur destruction ne concourent à l'opérer. Comment les atteindre tous , s'ils ont choisi pour retraites les fumiers , les mouffes , le creux des arbres , les pierres répandues dans les champs , ou celles qui les bordent , à moins que de zélés citoyens , enflammés pour la cause commune , ne se déterminent à remonter jusqu'aux sources de ces retraites , & à y établir une guerre continuelle pour en prévenir , s'il est possible , la reproduction.

Mais on n'a pas seulement à redouter les animaux , tant que les grains sont sur pied ; on doit encore se mettre en garde contre ceux qui les pour-

suivent jusque dans les magasins ; nous avons déjà indiqué les précautions mises en usage par la bonne Fermière dans cette circonstance ; nous ajouterons que , pour arrêter les dégâts des souris dans les granges , elle a recommandé à son Econome un moyen qui lui réussit assez constamment : il fait transporter les gerbes d'une grange à l'autre , y rassemble plusieurs chats , extermine à coups de pied & de bâton tout ce qui se sauve de leurs griffes & de leurs dents : les trous qui servoient de repaire ou de refuge à cette engeance si vorace , lorsque la grange a été bouleversée , sont bouchés aussitôt.

Au reste , nous observerons , en terminant cet article , que , sans

adopter tous les remèdes proposés pour détruire les insectes, la bonne Fermière pense qu'on ne devroit les rejeter qu'après les avoir soumis à quelques essais méthodiques qui en assurent la véritable propriété, & qu'il ne faut pas cesser de poursuivre une race que nous avons tant d'intérêt d'anéantir, puisque ses désordres, en nous ruinant, peuvent encore occasionner des maladies & des disettes.

A R T I C L E IX.

Observations sur le Code Rural.

LES moyens de protection & d'encouragement au pouvoir de la bonne Fermière pour multiplier les troupeaux & les préserver des maladies , pour détruire les animaux malfaisans & les insectes qui peuvent nuire aux récoltes , ne sont , en aucun tems , négligés : elle chérissoit la liberté avant que le despotisme fût terrassé ; son patriotisme est donc à toute épreuve : elle l'a manifesté sans éclat , dans une foule d'occasions , par des faits incontestables ; or , jamais la malveillance & l'intrigue ne viendront à bout de l'atteindre de ce côté.

Quelle douce satisfaction elle éprouve ! elle a assez vécu pour voir disparaître cette longue suite de droits arbitraires qui , prélevés au nom & pour les besoins de la chose publique , appauvrissent les Cultivateurs sans enrichir l'Etat , & que l'impôt se trouve réparti en raison des propriétés & commun à tous. Un jour qu'elle les avoit rassemblés pour les entretenir des bienfaits que la révolution venoit de répandre sur les campagnes & sur leurs paisibles habitans , elle leur tint à-peu-près ce langage.

Vous ne serez plus désormais obligés de partager le fruit de vos moissons avec le gibier & le décimateur : la main - morte ne vous avilira plus ;

Votre asyle ne sera plus sujet au retrait féodal & aux déclarations ; vous ne verrez plus vos récoltes soumises à des bans arbitraires qui , trop souvent, en occasionnoient la perte ; votre grain , votre pain , votre vendange , ne seront plus soumis à la banalité, Le transport de vos denrées ne sera plus entravé par des péages établis sur toutes les routes ; il ne vous sera plus défendu d'user des eaux pour arroser vos héritages , & l'eau courante ne sera plus la possession d'un seul , qui en abusoit le plus souvent pour noyer les terres voisines. La justice ira vous trouver , & vous ne viendrez plus dans les villes la chercher , la plupart du tems sans la trouver. Des vœux de stérilité &

d'inaction n'enleveront plus à la culture des hommes forts & vigoureux ; les cérémonies augustes de la Religion ne seront plus soumises à un tarif honteux ; une loi odieuse n'ôtera plus au Laboureur la faculté de se procurer le sel si indispensablement nécessaire à la conservation de ses troupeaux ; vos enfans ne fuiront plus à la nouvelle de la milice ; grâces à l'anéantissement des privilèges , le Cultivateur ne se trouvera plus le dernier sur la liste des Citoyens ; mais , mes amis , que n'avez - vous pas à espérer , si , délivrés des funestes effets de la fiscalité & de la féodalité , vous vous pénétrez de cette grande vérité que vous avez des devoirs sacrés à remplir , dont l'exécution

aura une influence sur votre propre bonheur ! Souvenez - vous que le territoire de la France , dans toute son étendue , est libre comme les personnes qui l'habitent ; ainsi , toute propriété territoriale ne peut être sujette envers les particuliers qu'aux redevances & aux charges dont la convention n'est pas défendu par la Loi , & envers la Nation , qu'aux contributions publiques établies par le Corps législatif , & aux sacrifices que peut exiger le bien général , sous la condition d'une juste & préalable indemnité.

Le Décret du 28 Septembre 1791, établi sur ces bases , est un bienfait de l'Assemblée - Nationale - Constituante en faveur des habitans des champs :

c'est un véritable Code rural ; la bonne Fermière en a fait venir un certain nombre d'exemplaires pour les répandre parmi eux ; & , dans la crainte qu'ils ne perdissent de vue quelques articles les plus essentiels à connoître & à pratiquer , elle a voulu les leur rappeler souvent , en ordonnant qu'ils fussent inscrits en gros caractères dans les endroits les plus fréquentés de sa demeure ; ils sont au nombre de trente - huit , & nous les publions.

ARTICLE PREMIER.

Les Propriétaires sont libres de varier à leur gré la culture & l'exploitation de leurs terres , de faire leurs récoltes de quelque nature qu'elles soient avec toutes sortes

d'instrumens , & au moment qui leur conviendra le mieux ; de disposer de toutes les productions de leur sol dans l'intérieur , & au - dehors de la France , en se conformant aux Loix.

II. Tout Propriétaire peut obliger son voisin au bornage de leurs propriétés contiguës , à moitié frais.

III. Nul agent de l'agriculture employé avec des bestiaux au labourage , ou à quelque travail que ce soit , ou occupé à la garde des troupeaux , ne pourra être arrêté , sinon pour crime , avant qu'il ait été pourvu à la sûreté desdits animaux ; & en cas de poursuite criminelle , il y sera également pourvu immédiatement après l'arrestation , & sous la responsabilité de ceux qui l'auront exercée.

IV. Aucun engrais , ni ustensiles , ni autres meubles utiles à l'exploitation des terres , & aucuns bestiaux servant au labourage , ne pourront être saisis ni vendus pour contributions publiques ; la même règle aura lieu pour les ruches.

V. Il n'est pas permis , pour aucune raison , de troubler les ruches dans leurs travaux & dans leurs courses ; en conséquence , même en cas de saisie légitime , une ruche ne pourra être déplacée que dans les mois de Septembre , Janvier & Février.

VI. Les vers-à-soie sont de même insaisissables pendant leur travail , ainsi que la feuille du mûrier , qui leur est nécessaire pendant leur éducation.

VII. Le Propriétaire d'un essaim a le droit de le réclamer & de s'en ressaisir tant qu'il n'a point cessé de le suivre ; autrement , l'essaim appartient au Propriétaire du terrain sur lequel il s'est fixé.

VIII. Le droit de clorre & de déclorre ses héritages , résulte essentiellement de celui de propriété , & ne peut être contesté à aucun Propriétaire.

IX. Le droit de parcours & le droit simple de vaine pâture , ne pourront , en aucun cas , empêcher les Propriétaires de clorre leurs héritages ; & tout le tems qu'un héritage sera clos , soit par un mur , des palissades , un treillage , d'une haie vive ou sèche , selon l'usage du pays , il ne pourra être assujetti ni à l'un ni à l'autre droit ci-dessus.

X. La Municipalité pourvoira à faire serrer la récolte d'un Cultivateur absent, infirme ou accidentellement hors d'état de la faire lui-même, & qui réclamera ce secours ; elle aura soin que cet acte de fraternité & de protection de la Loi, soit exécuté aux moindres frais : les ouvriers seront payés sur la récolte de ce Cultivateur.

XI. Nulle autorité ne pourra suspendre ou intervertir les travaux de la campagne dans les opérations des labours, des engrais, des semailles & des récoltes, pourvu que chaque Propriétaire ne cause aucun dommage aux Propriétaires voisins.

XII. Les agens de l'Administration ne pourront fouiller dans un champ pour

y chercher des pierres , de la terre ou du sable nécessaires à l'entretien des grandes routes ou autres ouvrages publics , qu'au préalable ils n'aient averti le Propriétaire, & qu'il ne soit justement indemnisé à l'amiable ou à dire d'experts.

XIII. Tout délit rural sera punissable d'une amende ou d'une détention, soit municipale, soit correctionnelle, ou de détention & d'amende réunies, suivant les circonstances & la gravité du délit, sans préjudice à celui qui aura souffert le dommage; dans tous les cas, l'indemnité sera payable par préférence à l'amende.

XIV. Les maris, pères, mères, tuteurs, maîtres, entrepreneurs de toute espèce, seront civilement respon-

tables des délits commis par leurs femmes & enfans , pupilles , mineurs , n'ayant pas plus de vingt ans & non mariés , domestiques , voituriers , ouvriers & autres subordonnés ; ceux-ci feront à leur tour responsables de tout délits envers ceux qui les emploient.

XV. Les Officiers Municipaux veilleront généralement à la tranquillité , à la salubrité & à la santé des campagnes : ils feront enfouir à quatre pieds de profondeur les bestiaux morts dans la journée , par le Propriétaire & dans son terrain , ou voiturés à l'endroit désigné par la Municipalité ; ils seront tenus particulièrement de faire , au moins une fois par an , la visite des fours & cheminées de toutes maisons & de tous bâtimens éloignés de moins

de cent toises d'autres habitations ; d'après la visite qui en sera faite, ils ordonneront la réparation ou la démolition des fours & des cheminées qui se trouveront dans un état de délabrement qui pourroit occasionner un incendie ou d'autres accidens.

XVI. Toute personne qui aura allumé du feu dans les champs plus près que cinquante toises des maisons, bois, bruyères, vergers, haies, meules de grains, de paille ou de foin, sera condamnée à une amende égale à la valeur de douze journées de travail, & payera en outre le dommage que le feu auroit occasionné.

XVII. Ceux qui détruiront les greffes des arbres fruitiers ou autres, qui écorceront ou couperont en tout ou

en partie , des arbres sur pied qui ne leur appartiendront pas , seront condamnés à une amende double du dédommagement dû au Propriétaire.

XVIII. Il est défendu à toute personne de recombler les fossés , de dégrader les clôtures , de couper des branches de haies vives , d'enlever des bois secs des haies , sous peine de la valeur de trois journées de travail.

XIX. Les Propriétaires ou les Fermiers d'un même canton ne pourront se coaliser pour faire baisser ou fixer à vil prix la journée des ouvriers , de même que les moissonneurs , les domestiques & les ouvriers ne pourront non plus se liguier entr'eux pour faire hausser & déterminer le prix des gages ou les salaires.

XX. Les glaneurs , les rateleurs ou les grapilleurs ; dans les lieux où les usages de glaner , de rateler ou de grapiller sont reçus , n'entreront dans les champs , prés & vignes récoltés & ouverts , qu'après l'enlèvement entier des fruits ; le glanage , le ratelage & le grapillage sont interdits dans tout enclos rural.

XXI. Quiconque sera trouvé gardant à vue les bestiaux dans les récoltes d'autrui sera condamné , en outre du dommage , à une amende égale à la somme du dédommagement , & pourra l'être , suivant les circonstances , à une détention qui n'excéderapas une année.

XXII. Si les champs sont ensemencés , & que les grains soient en tuyau , quelqu'un y entre à cheval ou à pied ,

payera le dommage & une amendé de la valeur d'une journée de travail : l'amende sera double , si le délinquant y est entré en voiture.

XXIII. Quiconque dérobera des productions de la terre qui pouvoient servir à la nourriture des hommes, & d'autres productions utiles , ou sera convaincu d'avoir dévasté des récoltes sur pied ou abattu des plants venus naturellement ou faits de main d'homme , sera puni d'une amende double du dédommagement dû au Propriétaire.

XXIV. Celui qui aura déplacé ou supprimé des bornes ou pieds corniers , ou autres arbres plantés ou reconnus pour établir les limites entre différens héritages , pourra , en outre

du paiement du dommage ou des frais de remplacement des bornes , être condamné à une amende de la valeur de deux journées de travail.

XXV. Les Cultivateurs ou tous autres qui auront dégradé ou détérioré de quelque manière que ce soit , des chemins publics , ou usurpé sur leur largeur , seront condamnés à la réparation ou à la restitution , & même à une amende.

XXVI. Tout voyageur qui déclora un champ pour se faire un passage sur la route , payera le dommage fait au Propriétaire , & de plus une amende de la valeur de trois journées de travail.

XXVII. Le voyageur qui , par la rapidité de sa voiture ou de sa mon-

ture, tuera ou blessera les bestiaux sur les chemins, sera condamné à une amende égale à la somme du dédommagement dû au Propriétaire des bestiaux.

XXVIII. Quiconque aura coupé ou détérioré des arbres plantés sur les routes, sera condamné à une amende du triple de la valeur des arbres, & à une détention qui ne pourra excéder six mois.

FIN du Tome sixième.



